

1. **FRANÇOIS L'INCOMPARABLE**
de Joseph LORTZ
2. **L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS
SON ESPRIT, SA MISSION**
du P. Kajetan ESSER
3. **LA PAUVRETÉ**
du P. Valentin-M. BRETON
4. **LA PAQUE DE SAINT FRANÇOIS**
des PP. I.-E. MOTTE et G. HÉGO
5. **LE SAINT, MAÎTRE DE L'HISTOIRE**
de Reinhold SCHNEIDER
6. **THÈMES SPIRITUELS**
du P. Kajetan ESSER
7. **SAGESSE D'UN PAUVRE**
du P. Eloi LECLERC
8. **LA CONVERSION DU CŒUR**
des PP. ESSER et E. GRAU
9. **POUR LE ROYAUME**
des PP. ESSER et E. GRAU
10. **SPIRITUALITÉ DE SAINTE CLAIRE**
du P. Lothar HARDICK
11. **RICHESSSE DE LA PAUVRETÉ**
du P. Paul HUGUET
12. **EXIL ET TENDRESSE**
du P. Eloi LECLERC
13. **FRANÇOIS QUI ES-TU ?**
du P. Martial LEKEUX
14. **DAME SAINTE PAUVRETÉ**
du P. Paul HUGUET
15. **DIEU M'A DONNÉ DES FRÈRES...**
de Sidney F. WICKS

ÉDITIONS FRANCISCAINES

9, rue Marie-Rose - PARIS-14^e

PRÉSENCE DE SAINT FRANÇOIS ~ 3



P. Valentin-M. BRETON, o. f. m.

LA

PAUVRETÉ

ef

6^e mill

DU MEME AUTEUR

Aux Editions Franciscaines

Le Christ de l'âme franciscaine.

Les demeures éternelles, exposé spirituel des fins de la vie humaine.

Renâître, retraite fondamentale. (Epuisé.)

La spiritualité franciscaine.

Médiation de Jésus-Christ.

Le Tiers-Ordre franciscain, commentaire historique, littéraire et spirituel de la Règle. (Epuisé.)

Les six ailes du Séraphin, de saint Bonaventure. Traduction, introduction et notes.

La triple voie, de saint Bonaventure; texte latin, introduction, traduction et notes.

La Trinité, histoire, doctrine, piété.

La Communion des Saints.

Le tertiaire et le Christ.

Saint François et le prêtre.

Va en paix.

Chez Aubier, Editions Montaigne.

La Vie de prière.

Saint Bonaventure.

A la Librairie Saint-François.

De l'imitation du Christ à l'école de saint François.

PRÉSENCE DE SAINT FRANÇOIS - 3

R. P. Valentin-Marie BRETON
FRANCISCAIN

LA PAUVRETÉ

3^e Édition

ÉDITIONS FRANCISCAINES
9, rue Marie-Rose, PARIS-14^e

NIHIL OBSTAT

Parisiis,

Fr. Paulus BONNEL, O.F.M.

Cens. Dep.

IMPRIMI POTEST

Parisiis,

Fr. Leo-Paschalis LEVEUGLE, O.F.M.

Min. Prov.

IMPRIMATUR

Lutetiae Parisiorum,

A. LECLERC

Vic. Gen.

L'EXEMPLE DE SAINT FRANÇOIS

« Heureux les pauvres en esprit, car
le Royaume des cieux est à eux. »
(Mt., 5/3).

Notre Seigneur Jésus-Christ commence, par cette béatification des pauvres, la promulgation de l'Évangile, de la « Bonne Nouvelle », qu'il vient apporter aux hommes.

Jusqu'alors il avait, continuant la prédication de Jean-le-Baptiste, annoncé la venue du Royaume : « Repentez-vous, car le Royaume est proche » ; il avait accrédité sa parole par des miracles ; sa renommée se répandant dans toute la Palestine attirait à sa suite douze hommes, nommés ses Apôtres. L'heure était ainsi venue de pourvoir au régime intérieur du Royaume qui se

formait, de donner à ce Royaume une charte, sa loi et sa constitution.

« Voyant la foule, continue saint Mathieu, il monta sur la montagne, s'assit, ses disciples l'entourant. Alors ouvrant sa bouche, il dit : Beati ! »

Béatitude de la pauvreté, de la douceur, des larmes, de la passion du bien, de la miséricorde, de la pureté du cœur, de la paix procurée, de la persécution subie.

Sa parole retourne l'échelle des valeurs en cours parmi les hommes : il glorifie l'humiliation, il exalte la bassesse, il préconise la souffrance. Le Dieu Créateur intervient dans son œuvre pour utiliser ce qui n'y servait pas, pour rendre un être à ce qui ne comptait pas, pour confondre ce qui se croit être ; il relève l'ignorance contre la vaine science, le mépris contre l'orgueil, la douleur contre la volupté, la croix contre le péché, le détachement contre la cupidité (1).

Mais il commence par la pauvreté.

A bon droit, dit saint Ambroise, la vertu première dans l'ordre est-elle celle qui des autres est le fondement et comme la source. La première béatitude, répète-t-il ailleurs, est celle de la pauvreté. Elle est en effet première dans l'ordre de la vertu, la mère et la génératrice des vertus, *parens quaedam generatioque virtutum*. Il en donne la raison :

(1) Cf. 1 Cor., 1/27-30.

Celui qui méprise les choses temporelles, il mérite les éternelles : nul n'acquerra la possession du royaume céleste qui, accablé sous la cupidité du siècle, n'a plus la force d'en sortir, d'émerger.

Saint Basile, saint Jérôme, saint Augustin, avant eux Origène, après eux saint Grégoire, argumentent de la même façon : l'attachement aux biens de la terre fait obstacle à l'acquisition des biens de l'Esprit (2).

Ce qu'il enseigne, Jésus avait commencé par le pratiquer.

Il avait choisi, pour paraître dans le monde qu'il venait racheter, la pauvreté totale.

Pauvreté de sa patrie, province méprisée d'un petit pays sans gloire, la Galilée ; et en Galilée le bourg de Nazareth dont on disait : de Nazareth, rien de bon peut-il sortir ?

Pauvreté de sa famille : de sang royal et pur, sans doute ; mais la souche, qui n'avait guère donné que des roitelets coloniaux, était déchue depuis plus de quatre cents ans.

Pauvreté de son berceau : une crèche dans une grotte qui servait de refuge au bétail.

(2) S. Ambroise, *Sur Abraham*, liv. 1, chap. 2 ; *Sur saint Luc*, V, 6 ; S. Basile, *Hom. VII sur les riches*. — S. Jérôme, *Sur saint Mathieu*, V ; *Lettres*, 125-127. — S. Augustin, liv. I, *De sermone in monte*. — Origène, *Sur saint Mathieu*, XV, 16. — S. Grégoire-le-Grand, *Moralia*, 22.

Pauvreté de sa vie cachée, entretenue d'abord par le travail d'un artisan, soutenue ensuite par son propre labeur manuel.

Pauvreté de sa vie publique : « Les renards ont des tanières et les oiseaux ont des nids ; le Fils de l'homme, dit-il de lui-même, n'a pas où reposer sa tête ». Il subsiste des aumônes d'un groupe de femmes qui l'accompagnent.

Pauvreté dans la mort ; il meurt dépouillé, rejeté de la terre et du ciel, abandonné de Dieu qu'il appelle en vain ; son sépulcre est d'emprunt.

De ses Apôtres, il exige un semblable dépouillement : « N'ayez ni or, ni argent, ni besace, ni chaussures, ni bâton. Car l'ouvrier mérite sa nourriture ». Plus on lui est proche, plus le dénûment doit être effectif.

Tous les saints l'ont compris. Tous, à sa suite, ont aimé, choisi, pratiqué la pauvreté. Mais nul plus strictement que saint François d'Assise.

François est non seulement pauvre : il est LE PAUVRE, le petit Pauvre, *pauperculus*, *il poverello*.

Jusqu'où il a poussé la pauvreté, la désappropriation, le dénûment, il est à peine besoin de le redire, tant il est su...

Sa pauvreté est légendaire ; on lui impute des excès, des exagérations à peine justifiables. On ne prête qu'aux riches, dit le proverbe. On prête ainsi, à la richesse, à la surabondance de la pau-

vreté franciscaine, en François et en ses Ordres, des pratiques presque superstitieuses.

Nous aurons à étudier de plus près, de cette pauvreté, la conception et l'exercice. Mais il faut d'abord nous informer de l'origine et du caractère de la pauvreté de saint François.

Saint Ambroise, ai-je dit plus haut, d'accord sur ce point avec l'ensemble des Pères et des Docteurs, justifie le choix de la Pauvreté comme fondement de l'édifice spirituel par cette considération : qu'à l'opposé, la convoitise, la cupidité, l'avarice, sont les racines de tous les maux (3); et que l'âme affranchie de l'esclavage des choses d'en-bas est libre de s'appliquer à la conquête de celles d'En-Haut.

Saint François n'a pas procédé dialectiquement.

Il a aimé le Christ, il a désiré se rendre semblable à lui. Il a vu le Christ pauvre, enseignant la pauvreté d'exemples et de paroles; il s'est voulu lui-même pauvre, il a vécu en pauvre, il a exhorté sa race à vivre dans la pauvreté et de la pauvreté.

Il n'a pas été conduit par des théories, il a été emporté par son amour; il n'a pas justifié

(3) Cf. 1 Tim., 6/10; Luc, 12/15.

son dépouillement par des textes, mais par ses œuvres ; il a retrouvé, il a recréé dans sa conscience et dans sa vie l'interprétation de l'Evangile selon les Pères, sans étude toutefois et sans prétention de savoir. Son sens des réalités surnaturelles lui a fait saisir la valeur de la pauvreté : affranchissement, libération, exaltation. Mais ce n'est point par là qu'il a commencé, ce n'est pas de là qu'il est parti : il est parti de la conformité littérale à Jésus-Christ son amour.

François est totalement, et qui sait ?... peut-être volontairement, étranger aux théories des faiseurs de systèmes, qui sont vraies, qui sont belles, qui sont signées de noms respectables, et qui même peuvent aider à comprendre son esprit. Mais les théories sont sorties de ses exemples ; non le contraire, ses actions d'une théorie.

« Les frères ne doivent rien s'appropriier, ni maison, ni terrain, ni aucune chose. Comme des pèlerins et des étrangers en ce monde, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, ils iront à la quête avec confiance, sans rougir, car le Seigneur pour nous s'est fait pauvre en ce monde.

« Telle est la grandeur de la très haute pauvreté qui vous a établis, vous, mes frères très chers, héritiers et rois du royaume des cieux, vous à faits pauvres en biens terrestres, mais élevés en vertus. Qu'elle soit votre partage, elle qui conduit dans la terre des vivants. Attachez-vous-y totalement, frères bien-aimés, et pour le nom de Notre-

Seigneur Jésus-Christ refusez à jamais d'avoir rien d'autre sous le ciel. »

Voilà, simples et nues, dépouillées de considérations spéculatives, la pensée et la volonté du Saint, telles qu'il les transmet à ses fils, au 6^e chapitre de sa Règle définitive (1223). La première (1210-1221), plus diffuse, s'étendait davantage sur le mépris de la monnaie, sur la valeur de la quête, sur le dépouillement effectif. Mais elle restait ainsi concrète, toute pratique, justifiée uniquement par l'exemple du Seigneur.

* *

Cette sobriété, peut-être suffisait-elle à François et à ses premiers disciples, embrasés d'amour pour sa Dame à son contact immédiat ? Plus tard saint Bonaventure, soit pour exhorter ses frères à garder intact l'héritage familial, soit pour défendre, contre ses contempteurs, le droit de l'Ordre à l'existence ; soit même par besoin bien humain et très scolastique de spéculer et de réduire son faire en principes, saint Bonaventure ne manquera pas de reprendre les allégations des Pères et d'exalter dialectiquement cette noble Dame de Pauvreté que le Patriarche d'Assise s'était contenté d'aimer et de servir.

« Deux cités existent qui s'opposent, selon le dire de saint Augustin : la Cité de Dieu et la cité du diable, Jérusalem et Babylone ; et leur opposition commence dès le fondement ; car le fonde-

ment de Babylone est la cupidité, et le fondement de Jérusalem la charité. Ainsi d'autant plus on se retire de la cupidité, d'autant plus on s'éloigne du diable et de sa cité. Or la pauvreté, qui renonce d'affection et de désir à rien posséder, ni en commun ni en particulier, fuit du plus loin qu'il se peut l'avarice » (4).

« Le mépris des richesses comporte plusieurs degrés : le premier est de vouloir ne rien posséder injustement ; le deuxième est de vouloir ne rien posséder en superflu ; le troisième est de vouloir ne rien posséder en ce monde et de souffrir l'indigence, même en choses nécessaires à la vie, à cause de Dieu. Et ce degré est le plus efficace remède contre la cupidité » (5).

« Le mépris des richesses est opposé à la convoitise des biens temporels, et de là vient qu'on l'appelle *pauvreté d'esprit*. Il se recommande par une raison quadruple : l'amour des richesses retirant l'homme de l'amour de Dieu et des choses de Dieu, et le retardant dans la conquête des vertus ; au contraire leur mépris facilite et augmente les mérites ; et en somme il se justifie amplement par la caducité des biens terrestres » (6).

(4) *De paupertate Christi*, qu. 1 a. 1.

(5) *De Profectu religios.*, lib. 2, cap. 42-45.

(6) *De paupertate Christi*, a. 1.

« Aussi la pauvreté est-elle comme le *conseil principal*, et le *principe fondamental*, et le *fondement sublime* de la perfection évangélique.

Elle est utile, bonne et efficace, en effet, pour exterminer l'iniquité, pour exercer la perfection de la vertu, pour faciliter la prédication, pour posséder la joie intérieure » (7).

« Quel esprit est mieux préparé à la contemplation que celui de l'homme déchargé des fardeaux temporels, et dont le trésor est aux cieux, et dont le royaume n'est pas de ce monde, et qui n'a pas ici-bas de cité permanente ? Or cet homme n'est-il pas le Pauvre ? Une abondante pauvreté dispose à la mortification de la chair et à la parfaite abnégation de la volonté propre. Ne sont-ce point là les conditions de la pureté du cœur, qui permet de voir Dieu ?... » (8).

Le mouvement imprimé aux âmes par les paroles et les exemples de François est si vif, si vives aussi les réactions qu'il provoque parmi ceux qu'il n'entraîne pas, que saint Thomas d'Aquin, engagé et compromis dans cette lutte, profère des sentences semblables à celles de son émule saint Bonaventure, mais frappées au coin de son génie propre :

(7) *Apologia pauper.*, resp. 3, cap. 3.

(8) *De paupertate Christi*, art. 1.

Dans ces cinq citations de saint Bonaventure, on a remarqué les allusions à Mt., 19/21, Luc, 12/33, Jean, 18/36, Hébr., 13/14.

« La pauvreté d'esprit, dit-il, inclut deux éléments : le premier est *l'abdication des biens temporels*, à condition toutefois qu'elle soit pleinement volontaire et accomplie par motion surnaturelle ; c'est ainsi que la comprennent saint Ambroise et saint Jérôme. Le second est un *brisement de l'orgueil* ; c'est pourquoi saint Augustin y reconnaît *l'épuisement de l'enflure d'esprit*. Aussi la pauvreté volontaire est-elle l'indice d'une très grande humilité ».

Il donne ailleurs ces raisons du choix que fit Notre-Seigneur de la pauvreté : « La première est celle qu'énonce l'Apôtre, savoir : que sa pauvreté nous enrichit spirituellement ; ensuite la pauvreté volontaire convient au prédicateur de la vérité, qui dans cet état ne peut être soupçonné de parler par cupidité. Enfin, ajoute-t-il, approuvant ainsi la pensée de saint François : la vertu de Dieu se manifeste plus puissamment, en sustentant l'apôtre qui s'est volontairement privé des moyens humains » (9).

Les hommes de notre siècle, épris comme l'on sait d'un franciscanisme au moins littéraire, n'ont pas disserté avec moins de sagacité et d'abondance sur la pauvreté de saint François. Nous ne citerons que le P. L. Roure, jésuite, qui l'a étudiée en grande sympathie et pénétration :

(9) S. Thomas, 2a 2ae, qu. 19, a.2,c ; 3a, qu. 35,7 c ; cfr. 3a, 40, 3 o.

« Chaque saint, écrit-il, présente sa caractéristique : les contemporains de François, ni la postérité, ne s'y sont trompés. Ils l'ont nommé le *Poverello*.

« Sa pauvreté n'est pas seulement un esprit de simplification procédant d'un calcul plus ou moins conscient; c'est un besoin d'amour : le saint se détache de la créature parce que le Créateur lui suffit. Le créé lui devient indifférent en tant que créé parce que l'Incréé le ravit tout entier. Dans ce détachement, François met cet enthousiasme amoureux, cette ardeur d'amour, qu'il a pour l'objet même de son unique attachement : il chantera la pauvreté comme l'auteur de *l'Imitation* chantera l'amour divin et ses merveilles...

« Pratiquée avec l'exactitude dont sa vie fait preuve, la pauvreté se trouve être l'application logique, rigoureuse, implacable, d'une maxime essentiellement chrétienne : écarter tout ce qui ne va pas à l'unique but, se débarrasser de ce qui n'est pas *l'unum necessarium*.

« Notre vie n'est-elle pas encombrée d'une masse de superfluités, accablée de soucis multiples et vains ? Il faut l'alléger, la simplifier. La pauvreté avec son dépouillement de ce qui est devenu pour beaucoup, par routine et par mollesse, l'indispensable, remplira cet office. Elle imposera des renoncements qui seront douloureux; elle demandera d'intimes sacrifices à l'amour-propre, le commun des hommes estimant ses semblables

pour leurs richesses. Mais une fois que l'âme se sera décidée à ces retranchements, quelle liberté elle aura conquise, avec quelle force d'élan elle se portera vers l'Idéal !...

« William James a vu juste, quand il déplore que ses contemporains, ses compatriotes surtout, méconnaissent la valeur morale de la pauvreté. Il écrit : « On peut dire à la lettre que nous avons peur maintenant d'être pauvres. Nous méprisons quiconque chérit de vivre pauvre afin de simplifier son existence et de sauver sa vie intérieure. Parce qu'il ne se joint pas à la cohue des passants essoufflés qui ne songent qu'à courir après l'argent, nous l'estimons apathique et dénué de toute ambition. Nous ne nous représentons même plus ce que pouvait bien signifier l'antique idéal de la pauvreté, l'affranchissement de toute attache matérielle, la parfaite intégrité de l'âme, le dédain viril des choses de la terre, le droit de donner sa vie à n'importe quel moment sans encourir aucune responsabilité : en un mot l'attitude athlétique, l'âme toujours tendue et toujours prête au combat » (10).

Encore une fois, nous n'hésitons pas à le reconnaître, à le répéter, ces considérations sont belles et pertinentes ; mais elles eussent laissé saint François sceptique, à tout le moins indiffé-

(10) L. Roure, *Figures franciscaines*, Plon, 1913, pp. 45-47. La citation de W. James est de *l'Expérience religieuse*, trad. Abauzit (1908), p. 316.

rent ; sauf peut-être qu'il eût voulu y entendre un cantique à sa Dame la Pauvreté.

Et semblablement, l'argument tiré des nécessités de son époque, que seul le retour à l'évangélique pauvreté pouvait pacifier.

Les contemporains de François étaient comme les nôtres, âprement divisés en deux classes, dont l'une possédait, ou était accusée de posséder trop et de n'en vouloir rien céder ; dont l'autre manquait, ou prétendait manquer, du nécessaire et ne pouvoir l'obtenir que par la spoliation des possédants.

On a exposé et largement exploité les maux que causaient la richesse des monastères, la féodalisation de l'Eglise, les révoltes de la conscience populaire, poussées jusqu'au brigandage et à l'hérésie. François n'a pas pu ne pas les voir, car son intelligence illuminée est géniale. Mais il n'a pas voulu se poser en réformateur, prendre parti pour ou contre la légitimité de la propriété privée ; il a respecté les bases de la société de son temps. La seule chose qu'il ait voulue délibérément et persévéramment, c'est imiter et suivre le Christ pauvre.

Son exemple, sa prédication, la propagation de son institut, ont merveilleusement répondu aux aspirations et pourvu aux besoins vitaux de la chrétienté médiévale. Ce ne fut toutefois que par l'élargissement du centuple promis à ceux qui cherchent en premier lieu le Royaume de Dieu et sa justice. Le dessein de François n'est pas là. Il

accepte les conséquences sociales de son amour du Christ comme une bénédiction d'En-Haut. Nul n'oserait soutenir, le connaissant, qu'il n'en a pas vu, compris et même souhaité l'opportunité et les bienfaits. Néanmoins, manquant ces répercussions temporelles de son apostolat, il aurait sans aucun doute agi de la même façon.

A la suite de son Père, l'âme franciscaine place dans la pauvreté évangélique, et plus vitale-ment en Jésus-Christ pauvre, son idéal, son modèle, la règle de sa vie, la forme de toute sainteté.

L'âme franciscaine vit non plus seulement DANS la pauvreté, comme doit vivre pour plaire à Dieu tout disciple de son Fils crucifié, mais DE la pauvreté; c'est par elle qu'elle se voue à l'imitation de Jésus. En sorte que cette pauvreté, qui dans les autres spiritualités n'est qu'une vertu, et secondaire, dérivée de la vertu cardinale de tempérance, se présente dans la spiritualité franciscaine comme la mère et la maîtresse de toutes les autres, le moyen d'unification intérieure et de transformation en Dieu.

La pauvreté du Christ est pour elle le fondement sur lequel s'élève l'édifice de sa piété, la racine dont bourgeonnent, fleurissent, fructifient ses sentiments et ses actions. La pauvreté apparaît, de l'ascèse franciscaine, comme la vertu FONTALE, si l'on me permet ce mot, quitte à l'expliquer; car c'est de cette vertu, comme de leur source, que découlent pour l'âme franciscaine

toutes les autres vertus qu'elle exerce envers Dieu et son Christ, envers le prochain et les autres êtres, et dans la discipline de soi (11).

Toute vertu en effet peut se ramener à la pauvreté, car toutes supposent un appauvrissement, une désappropriation, une abnégation ou démission de soi en faveur de Dieu, du prochain, même des créatures inanimées.

Pour énoncer en peu de mots ce qui doit faire la substance de ce petit livre, disons :

CROIRE, accepter pour principes de penser et d'agir les enseignements révélés, n'est-ce pas évidemment s'appauvrir de ses propres sentiments, expériences, lumières et savoirs, à quoi, même faillibles, l'esprit humain tient plus qu'à la richesse ?

ESPÉRER Dieu, et de Dieu les biens qu'il promet avec les moyens d'y atteindre ; chercher avant tout le Royaume de Dieu, dans la confiance que le reste sera donné comme un surcroît ; renoncer aux désirs terrestres et aux soucis de leur réalisation, n'est-ce pas s'appauvrir de tout ce qui fournit à l'activité humaine son ressort et son but ?...

(11) Vertu FONTALE, du latin *fons*, *fontis*, qui se traduit par source, *fontaine* ; le français a conservé ce mot dans l'expression *fonts baptismaux*, ainsi que dans beaucoup de noms de lieux ou de famille : Fontenay, Fontrevault, Lafon et Lafont, Chaudefont, etc...

La chasteté appauvrit le corps, l'humilité appauvrit l'âme, la charité envers le prochain appauvrit le cœur, en retranchant impitoyablement de leur visée tout objet en conflit avec la règle divine ?...

Saint François dit expressément qu'il n'est pas un vrai pauvre, celui qui, démuné d'argent, conserve par devers soi la bourse de sa volonté propre. Et il n'importe que les biens délaissés, qui sont de vrais biens, ne soient que des biens caducs, passagers, tandis que les autres, au profit desquels on les méprise, sont durables, éternels, spirituels ; car c'est déjà par renoncement à son sens d'homme qu'on en peut juger ainsi.

Or tel est en vérité le point de vue franciscain de la vie parfaite ; telle est sa conception de la pauvreté. Elle ne s'épuise pas dans la restriction d'un usage des choses réduit parfois aux limites extrêmes du besoin. Elle exige la correspondance sincère de tout l'homme à sa condition de créature. Elle procède en effet de la reconnaissance intime et opérante de son indigence foncière, essentielle, de son irrémissible dépendance de Dieu.

Voilà donc la matière de nos méditations, où nous trouverons pour nourrir et soutenir notre piété les exemples et les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son disciple saint François.

L'époque où elles nous sont proposées rend ces méditations bien opportunes ; elle nous oblige à

nous rappeler que nous sommes les disciples d'un Dieu pauvre, à donner au monde l'exemple urgent et nécessaire de la pauvreté d'esprit, c'est-à-dire de choix, sinon de goût, sûrement de volonté. L'intérêt du sujet n'est donc point de curiosité historique ou de simple dévotion familiale, mais de vitale nécessité.

Redisons pour terminer, essayons de faire nôtre, la prière qu'Ubertain de Casale, son disciple, prête à saint François, pour obtenir de son Maître Jésus le Don de Pauvreté (12).

« O Seigneur Jésus, indiquez-moi les sentiers de votre très chère Pauvreté. Je suis tourmenté par son amour et je ne puis être heureux loin d'elle ! Ayez donc pitié de moi et de ma Dame la Pauvreté ; car vous savez bien que c'est vous qui m'avez rendu amoureux d'elle !

« Elle se trouve dans la tristesse, repoussée de tous ; elle, la reine des nations, ressemble à une veuve ; la reine des vertus est vile et méprisée. Ceux qui devraient la chérir, la délaissent ; ils se conduisent en adultères, non en époux fidèles. Elle pleure assise sur le fumier.

(12) Cette prière en effet fut d'abord connue par la transcription qu'en donna Ubertain de Casale dans son *Arbor vitae crucifixae*. Mais on l'a retrouvée depuis dans le *Sacrum commercium* dont nous parlons plus loin, et c'est à cette œuvre qu'elle appartient. Nous l'abrégeons par nécessité. On en peut lire le texte intégral soit dans le *Sacrum commercium*, soit dans les *Opuscules de saint François* édités par le Père Ubald d'Alençon (1905), p. 267.

« Pour elle, cependant, Seigneur Jésus, vous avez quitté votre trône et la société des anges ; vous êtes descendu sur la terre, et dans votre amour éternel vous l'avez épousée pour avoir d'elle, en elle et par elle, des fils parfaits. Elle s'est attachée à vous tout au long de votre vie... Elle a été votre compagne inséparable jusque sur la croix, où elle vous a suivi, alors que votre douce Mère était contrainte de rester à son pied. Elle ne vous a point quitté dans la mort ; elle vous a procuré une sépulture d'aumône, un sépulcre d'emprunt. Vous l'avez emmenée avec vous au ciel, abandonnant au monde ce qui est du monde. Et vous lui avez remis le sceau du Royaume des cieux, pour qu'elle en marquât les élus qui veulent marcher dans les voies de la perfection.

« Oh ! qui donc n'aimerait pas Madame la Pauvreté par-dessus toutes choses ! Je vous demande d'être marqué de son sceau ! Je désire d'être enrichi d'un tel trésor. Je vous en conjure pour moi et pour les miens, très pauvre Jésus ! Faites que pour l'amour de votre Nom je n'aie jamais rien en propre sous le ciel, et que tant que vivra cette misérable chair, je me serve toujours avec parcimonie des dons offerts par les autres en votre charité. *Amen.* »

NOTRE DAME LA PAUVRETÉ

« Vous connaissez la libéralité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment de riche il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté. »
(2 Cor., 8/9).

Pour François notre Père, disions-nous, la pauvreté est une vertu universelle, radicale, fondamentale, et mieux encore la vertu FONTALE, comme la source d'où coule toute activité spirituelle. Et si l'on veut, le point de vue synthétique d'où il considère l'œuvre de Dieu. Telle est la conclusion de notre précédent chapitre; et nous ajoutons que saint François a adopté la pauvreté comme moyen d'acquisition de toute richesse du temps et de l'éternité, non par quelque autre motif même valide et digne de lui, mais pour IMITER JÉSUS-CHRIST.

Ce n'est point, en effet, parce qu'il a compris théoriquement que la pauvreté jouissait d'une antériorité essentielle sur toute vertu ; ou parce que docilement il a accepté sur la pauvreté une tradition humaine, soit des philosophes, soit même des Pères de l'Eglise ; ou parce que génialement il a vu dans la pauvreté la puissance réformatrice des maux de son temps : c'est uniquement par amour.

De riche qu'il était, *pour nous*, le Christ s'est voué à l'indigence. François se voue lui-même à l'indigence, par désir, par besoin de se conformer à l'objet de son amour. Il veut suivre le Christ dans toutes ses voies, aussi loin qu'il lui sera possible. Par delà l'indigence des choses à laquelle Jésus s'est réduit durant sa vie mortelle, François voit le dépouillement plus profond et radical, dont cette indigence n'est que le signe : « *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* : Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! » (1).

C'est-à-dire, selon que l'indigence de l'esprit humain nous permet de le concevoir et celle de la parole humaine de l'exprimer, le Christ, désap-

(1) Phil., 2/7.

proprié de soi, de sa personnalité humaine en faveur de la Personne du Verbe, se dépouille de la condition de Dieu qu'il pouvait revendiquer et de la condition d'homme libre qu'il pouvait accepter, afin de se rendre semblable aux plus misérables d'entre nous, à l'esclave sans droits civiques, au criminel convaincu et supplicié. François perce ce mystère : *il suit, nu, le Christ dépouillé.*

Cette volonté de François paraît expressément dans sa personnification de la pauvreté en Dame de chevalerie. On pourrait s'y tromper, n'y voir qu'un jeu d'esthète, l'inspiration fantaisiste d'un troubadour. Et c'est le contraire, exactement, qui est le vrai. La Pauvreté est pour lui une PERSONNE, une personne concrète, vivante; tout l'opposé d'une abstraction, d'une vertu théorique et même sublime, mais froide. Cette Dame Pauvreté est un pauvre, LE PAUVRE, Jésus-Christ. Ainsi sous son nom biblique de Sagesse, c'est le Fils du Père, le même Jésus-Christ, qu'aimera plus tard le Bienheureux Henri Suzo. Et même s'il a vu en Madame Sœur Claire la plus expressive incarnation de son idéal, c'est comme une personne vivante que François l'a aimée et servie.

Du caractère concret, réaliste, de l'amour de François pour la pauvreté, nous avons un témoignage irrécusable dans un écrit daté du « mois de juillet, après la mort du Père » (1227). Il porte comme titre : *Sacrum commercium B. Francisci cum domina paupertate*. Le R. P. Edouard d'Alen-

çon, qui en a donné une version française, traduit : *Les Noces mystiques du B. François avec Madame la Pauvreté* (2). L'auteur est un « Frère Jean », vraisemblablement Jean de Parme, qui fut ministre général de l'Ordre de 1247 à 1257.

L'œuvre, a-t-on dit, est une exquise allégorie. Notamment le banquet qui termine la fête est digne du repas historique offert dans la Portioncule à sainte Claire par saint François, et qui s'acheva, comme l'on sait, dans l'extase.

Or l'ordonnancement de ce festin de noces manque totalement et volontairement de poésie. L'exigeante Dame dont se célèbrent les épousailles n'y admet rien qui ne porte son chiffre, à savoir indigence et pénurie : on lui donne à laver ses mains dans un débris de vase, n'en existant là point d'entier, et pour serviette, un frère lui tend le pan de sa tunique ; on n'a qu'un peu de pain moisi, posé sur le gazon ; quelques herbes agrestes ; ni couverts, ni couteau, ni sel, ni vin, ni aliments cuits. Ce dont elle est fort réjouie et félicite ses hôtes, les conjurant de lui demeurer ainsi strictement fidèles.

Il est manifeste que cette haute Dame, dont la noblesse et dignité ont été solidement établies aux premiers chants du poème, n'a pas les complaisances d'une théorie qu'on plie à son loisir ; elle impose une façon de vivre où tout est ordonné

(2) Quarrachi, 1929.

selon la loi d'un chevaleresque amour. Lui engager sa foi, c'est renoncer à ses projets, à ses dessein, pour entrer dans ceux de la Dame. D'où désappropriation de son esprit.

Espérer ses faveurs, c'est refuser de s'alourdir des biens visibles pour partir alertement à la conquête des biens invisibles, subordonner donc à l'acquisition de ceux-ci la possession et l'usage de ceux-là : désappropriation de son cœur.

Porter ses couleurs, humilité et patience, c'est encore se désapproprier du sentiment de sa valeur, de la crainte de souffrir et du désir de la jouissance.

Chaque spiritualité, c'est-à-dire la conception que s'est formée une famille religieuse du service de Dieu, accentue ainsi un aspect de l'inimitable plénitude du Christ, un trait de son idéale physionomie, une vertu de son inépuisable sainteté, qui devient son caractère propre et son centre d'unification spirituelle, le thème de ses méditations, la méthode de son action.

Saint Augustin préconise, comme voie de la vie intérieure, la CHARITÉ; il en marque les quatre étapes qui sont les quatre âges de l'âme : naissance, adolescence, maturité, consommation; mais il donne à cette âme, comme moyen de croître, l'humilité.

Saint Benoît compte douze degrés par lesquels l'humilité conduit l'âme à la PAIX, qui est l'union au Christ dans la charité. Mais toutes les vertus

l'accompagnent, car voici l'énumération de ces degrés : 1. crainte de Dieu, 2. abnégation, 3. obéissance, 4. patience silencieuse, 5. ouverture du cœur, 6. contentement, 7. abaissement, 8. régularité, 9. silence, 10. gravité, 11. douceur, 12. modestie. Encore, à prendre les textes du Saint, qu'on a tenté de résumer d'un mot, ces degrés ne sont-ils pas indépendants ni opposés, car on retrouve les uns dans les autres, comme le signe de la chose signifiée.

Saint Bernard avait commencé par adopter et commenter les douze degrés de l'ascèse bénédictine; puis il a tout résumé dans l'HUMILITÉ en lui opposant les douze degrés de l'orgueil; enfin il a déterminé les moyens de la perfection : prière, méditation, examen, discernement, direction (qui est l'ouverture du cœur de saint Benoît), pour parvenir à la CHARITÉ.

Plus tard, saint Ignace fixera aussi trois degrés d'humilité qui sont de conformité ou d'ABNÉGATION, c'est-à-dire le fondement de toute perfection.

En somme on en revient toujours à la charité, qui s'obtient par l'humilité. La charité, vertu théologale, don gratuit, ne s'acquiert pas; elle est répandue par Dieu dans l'âme à cause de l'immense amour dont il nous aime; mais dans l'âme renoncée, désappropriée de soi, vidée de soi, dans l'âme humble, c'est-à-dire pauvre. L'humilité creuse le lit de la charité; la charité est dans

l'âme à la mesure de son humilité. Or dans l'humilité, « vidage » du vieil homme, saint François voit un aspect, mais un aspect seulement, de la pauvreté. Il est bien inspiré.

La pauvreté est plus vaste que l'humilité, nous apprend saint Ambroise ; elle est aussi plus amoureuse. Car si elle vide de soi, c'est en vue d'une plénitude meilleure, selon le texte de cet entretien : de riche qu'il était, Jésus-Christ s'est fait pauvre afin de vous rendre riches par sa pauvreté.

Qu'est donc la pauvreté ?

C'est un état relatif aux nécessités de la vie temporelle, dans lequel on est incapable de se pourvoir ; c'est la situation de celui qui manque de choses dont il a besoin et qui ne peut se les procurer.

On conçoit que le besoin peut être plus ou moins senti, la nécessité plus ou moins impérieuse, la difficulté de se pourvoir plus ou moins insurmontable ; et conséquemment qu'il existe des degrés dans la pauvreté.

Posons d'abord que l'état normal de l'homme sur la terre est celui où sa subsistance quotidienne est assurée, et où il est en mesure de pourvoir modestement au proche avenir. C'est l'état providentiel que supposent la demande quotidienne du pain de chaque jour, ainsi que les conseils du Seigneur rapportés par saint Mathieu :

« *Nolite solliciti esse* : ne soyez pas inquiets du boire, du manger, du vêtir ; votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Imitez les oiseaux du ciel, les fleurs des champs, qui pourvoient à leurs nécessités quotidiennes, qui s'en occupent, mais ne s'en préoccupent point. Demain s'inquiétera de lui-même. »

Le Seigneur n'a certes pas la perfidie de tendre un piège à ceux qui manquent du nécessaire, ni le dessein de préconiser la paresse, ou de canoniser l'imprévoyance : car rien n'est plus instructif que l'ingénieuse activité du passereau pour se procurer sa nourriture ; rien n'est plus émouvant que la ténacité d'une pousse d'herbe à accéder à la lumière et à l'humidité dont elle a besoin pour croître. Quant aux affamés, c'est assez qu'il se les substitue pour condamner la dureté de leurs affameurs : « J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger... » Des paresseux, l'apôtre Paul, fidèle interprète de l'enseignement de son Maître, dit sans ambages : « Il en est parmi vous qui vivent dans l'oisiveté, ne travaillant pas du tout mais se mêlant de tout. Ceux-là, nous les invitons et les engageons dans le Seigneur Jésus-Christ à travailler tranquilles et à manger le pain qu'ils auront eux-mêmes gagné. Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (3).

Donc les conseils de Notre-Seigneur ne doivent s'entendre, ne peuvent être observés que relative-

(3) 2 Thes., 3/10-11.

ment à une situation normale, à un état moyen.

L'état moyen, *mediocris*, la médiocrité ; l'*honestas* des latins, l'honnêteté ; la décence, ce qui est convenable à chacun selon sa condition, c'est l'état que saint Thomas, dans une sentence célèbre, déclare presque nécessaire à la piété, au salut, car au-delà on est porté à se passer de Dieu, en deçà commencent les soucis qui risquent de détourner de Lui.

Cette médiocrité qui jouit avec modestie du jour présent, tout en pourvoyant aux nécessités déjà visibles du proche avenir, est, peut-on dire, la ligne de niveau à partir de laquelle se rangent les conditions humaines :

au-dessous, la pauvreté, l'indigence, la misère,
au-dessus, l'aisance, l'abondance, la superfluité.

On peut les caractériser en quelques mots :

La PAUVRETÉ suppose l'absence des commodités usuelles, la gêne parfois, et l'insécurité du lendemain.

L'INDIGENCE (*egenus*, de *egere*, manquer ; *inops*, de *in-opia*, sans ressources) souffre de privations, manque même souvent du nécessaire.

La MISÈRE manque de tout, c'est le dénûment.

A l'opposite :

L'AISANCE ne manque de rien, elle est sûre du lendemain.

L'ABONDANCE, la richesse, est assurée de l'avenir même lointain.

La SUPERFLUITÉ pourrait, sans même s'incommoder, suffire à plusieurs.

D'après notre texte : *propter vos EGENUS factus est, ut illius INOPIA vos divites essetis*, c'est l'indigence qu'a choisie le Christ Jésus ; car il faut traduire : *pour vous il s'est fait INDIGENT, de riche qu'il était, afin de vous enrichir de sa DISETTE.*

Durant sa vie cachée, s'il fut pauvre, il garda cependant ce qu'on pourrait appeler une *situation sociale* : il avait une cité, une maison, un métier ; il appartenait à la tribu de Juda, à la famille de David ; il menait une vie régulière de labeur, de repos, de prière, comme les Juifs ses parents et ses contemporains ; en sorte qu'il peut, entre Marie et Joseph, servir de modèle aux hommes de condition laborieuse et sans vocation spéciale, qui forment la masse de la société humaine.

Lorsqu'il entra dans sa mission salvatrice, il rejeta toute cette humble sécurité de son existence première ; il accepta de manquer du nécessaire ; il se fit INDIGENT. Il serait tombé à la misère sans la charité, note saint Luc, des femmes qui le suivaient. Il n'évitait la privation qu'en acceptant la dépendance.

Nous pouvons l'imiter dans sa vie cachée et normale, et nous le devons ; tandis qu'il ne nous serait ni permis ni possible, sans un appel spécial de son Esprit-Saint, de prétendre le suivre dans son Apostolat et sa Passion. Or tel fut le cas de François.

Notre Père choisit l'extrême indigence, mais il obéissait ainsi à sa vocation personnelle d'imitateur du Christ, d'imitateur à la lettre, à qui était réservée, sinon explicitement promise, la stigmatisation, comme sceau divin authentiquant et couronnant sa réussite.

Comme son Maître, se vouant au besoin, il se voua aussi à dépendre du prochain.

PRIVATION ET DÉPENDANCE : Le caractère commun des trois états de la pauvreté est la *privation*, qui est un besoin ressenti de choses de plus en plus nombreuses et nécessaires ; mais comme le pauvre ne peut point par lui-même y pourvoir, il est contraint, pour ne pas souffrir à l'excès ou même succomber, de recourir à l'aide d'autrui ; il tombe ainsi sous la *dépendance* de qui l'assiste.

De même que la privation invite à la patience ou l'endurance, qui est la constance dans la peine, ainsi la dépendance prêche-t-elle l'humilité, la sujétion, l'obéissance. Or c'est par cette « génération de vertus » que la pauvreté peut acquérir une valeur sanctificatrice ; car par elles-mêmes, la privation poussée jusqu'au dénûment, et la dépendance jusqu'à l'esclavage, ne rendraient pas l'homme agréable à Dieu ; elles pourraient même le rendre coupable, si elles engendraient, au lieu de vertus, des vices, envie, colère, haine. Ce n'est pas la pauvreté matérielle que Jésus a béatifiée, mais la pauvreté en esprit ou en désir, l'amour de la pauvreté.

Ainsi d'ailleurs prie le Sage : « J'implore de toi deux choses, ne les refuse pas avant que je meure : éloigne de moi mensonge et fausseté, ne me donne ni pauvreté, ni richesse, laisse-moi goûter ma part de pain, de crainte qu'étant comblé je ne me détourne et ne dise : « Qui est le Seigneur ? » ou encore, qu'étant indigent je ne dérobe et ne profane le nom de mon Dieu » (4).

De même que nous avons distingué, du point de vue économique et humain, trois degrés dans le besoin, nous distinguerons, du point de vue ascétique et divin, trois espèces de pauvretés selon le désir et l'esprit : la pauvreté *matérielle*, la pauvreté *littérale*, la pauvreté *spirituelle*.

LA PAUVRETÉ MATÉRIELLE est celle des indigents ; elle est en soi sans valeur morale ; elle peut être, au salut et à la perfection, un obstacle, soit volontaire si le pauvre se laisse délibérément aller à l'envie, à l'irritation, au blasphème ; soit même, hélas ! involontaire, parce que le pauvre manquera de loisirs pour prier, pour s'instruire, pour acquérir et pratiquer les vertus ; et c'est en ce sens qu'on a dit que l'honnêteté de la condition est nécessaire à la vie spirituelle. Sanctifiée par la pauvreté d'esprit, la pauvreté matérielle devient méritoire.

LA PAUVRETÉ LITTÉRALE qu'on appelle ÉVANGÉLIQUE, est la pauvreté *vouée* des religieux ; elle

(4) Prov., 30/7-9.

consiste dans l'abdication volontaire des biens de fortune ; elle est bonne et méritoire, en ce qu'elle facilite la pauvreté d'esprit ; elle est par rapport à celle-ci comme le signe par rapport à la chose signifiée, comme l'élément sacramentel par rapport à la grâce. Mais elle ne vaut non plus que par l'esprit de pauvreté, et c'est justice.

Car l'abdication volontaire des biens utiles est *impraticable* en dehors d'une organisation qui soutienne les individus voués à son observance. Nous savons, par l'histoire des origines chrétiennes, que la démission générale de leurs biens en faveur des pauvres avait réduit les fidèles de Jérusalem à une indigence voisine de la misère, et qu'ils ne vivaient plus que des subsides levés par les Apôtres sur les autres chrétientés.

Semblablement les religieux vivent des biens de la communauté si elle possède ; et sinon, des aumônes d'une collectivité. Il faut donc que des riches moyennent la pratique de cette pauvreté.

Or ces riches qui entretiennent ces pauvres, qui leur permettent et leur facilitent la conquête de la perfection, seront-ils exclus eux-mêmes de la béatitude ? Non, à cause de cette pauvreté spirituelle qui concède toute leur valeur à l'indigence et au vœu.

La PAUVRETÉ D'ESPRIT ou de désir, la pauvreté d'amour, que Jésus a béatifiée, c'est la pauvreté « affective » (de cœur, de volonté), qui doit valoir « l'effective » pauvreté (celle des choses), des indigents et des religieux. Elle porte le double

caractère de privation et de dépendance de la réelle pauvreté.

PRIVATION, car, par l'aumône, le riche se prive : une aumône prise sur le superflu, une aumône qui ne prive pas ni n'incommode son donateur, ne mérite pas le nom d'œuvre spirituelle (5).

DÉPENDANCE, car par le détachement du cœur, le riche se reconnaît dépendant de Dieu dans la possession et dans l'usage de sa fortune : il est son intendant et son substitut ; et dépendant du prochain, dont il administre les intérêts et sert les nécessités.

La pauvreté spirituelle doit aussi valoriser, vivifier la pauvreté littérale du religieux : le religieux doit se sentir privé, rechercher volontairement la privation, il ne doit user des choses mises à sa disposition qu'en soumission et dépendance.

Or cet usage dépendant — relevant de la vertu d'obéissance — est très pénitentiel, très privatif également ; ceux qui critiquent la pauvreté des religieux n'ont aucune idée de la perpétuelle contrainte qu'elle leur impose : « Ils ne manquent de rien », prétendent-ils ; de rien, sous-entendu d'un nécessaire assez strict, dont eux-mêmes sans doute ne se contenteraient pas. Même au milieu du « luxe collectif » et des « richesses » qu'on reproche aux communautés (si quelque part ces reproches sont fondés), ne disposer de rien,

(5) Mc., 12/43.

n'user de rien sans permission et sans contrôle, est une mortification dont on ignore l'acuité hors de l'expérience; d'autant que cette dépendance porte sur des objets minimes, les autres étant exclus de l'usage des religieux.

La pauvreté spirituelle est presque impossible, impraticable, dans la misère; du moins exige-t-elle l'héroïsme que l'Eglise a canonisé dans les saints pauvres; et cette grâce d'héroïsme, Dieu n'est pas obligé de l'octroyer communément pour suppléer à l'égoïste dureté des riches. En revanche, cette même pauvreté est également presque impossible et paradoxale aux riches. Car l'argent possède ses détenteurs, ferme le cœur, aveugle leur esprit, durcit leurs entrailles.

« Malheur à vous, les riches, dit Jésus doux et humble de cœur, car vous avez (ici-bas) votre consolation » (6).

Aussi l'Ecriture proclame-t-elle par deux fois qu'un riche compatissant est digne de la bénédiction divine :

« Heureux qui pense au pauvre et au faible : au jour de malheur, Dieu le délivre; Dieu le garde, il lui rend vie et bonheur sur terre : oh ! ne le livre pas à l'appétit de ses ennemis; Dieu le soutient sur son lit de douleur; tu refais toute entière la couche où il languit » (7).

(6) Luc, 6/24.

(7) Psaume 40.

Et encore :

« Bienheureux le riche qui se garde sans tache et qui ne court pas après l'or. Qui est-il que nous le félicitons ? Car il fait des miracles dans son peuple. Qui a subi cette épreuve et s'est révélé parfait ? Ce lui sera un sujet de gloire. Qui a pu pécher et n'a pas péché, faire du mal à autrui et ne l'a pas fait ? Ses biens seront consolidés et l'assemblée publiera ses bienfaits » (8).

* *

De tous, indigents, religieux, riches, la pauvreté exige un effort continuuel de désappropriation.

Désappropriation de ce que l'on a, de ce que l'on est, et même de sa raison de vivre ; de ses biens de fortune, des biens du corps, des sens, de l'esprit ; de sa propre valeur, *et jusque de sa vie*, pour laisser régner en soi et vivre Jésus-Christ, les pensées de Jésus, ses désirs, ses mobiles ; savoir la gloire de Dieu, le salut des âmes, l'achèvement de toute l'œuvre divine.

Privation et dépendance, avons-nous noté ; aussi *devant Dieu*, l'âme pauvre sera-t-elle humble, confiante et attentive, abandonnée ; *devant le prochain*, douce, docile et serviable ; *devant les créatures*, détachée, discrète dans

(8) Eccli., 31/8-11.

l'usage, reconnaissante et louangeuse envers Dieu ; *en soi-même*, libre et joyeuse...

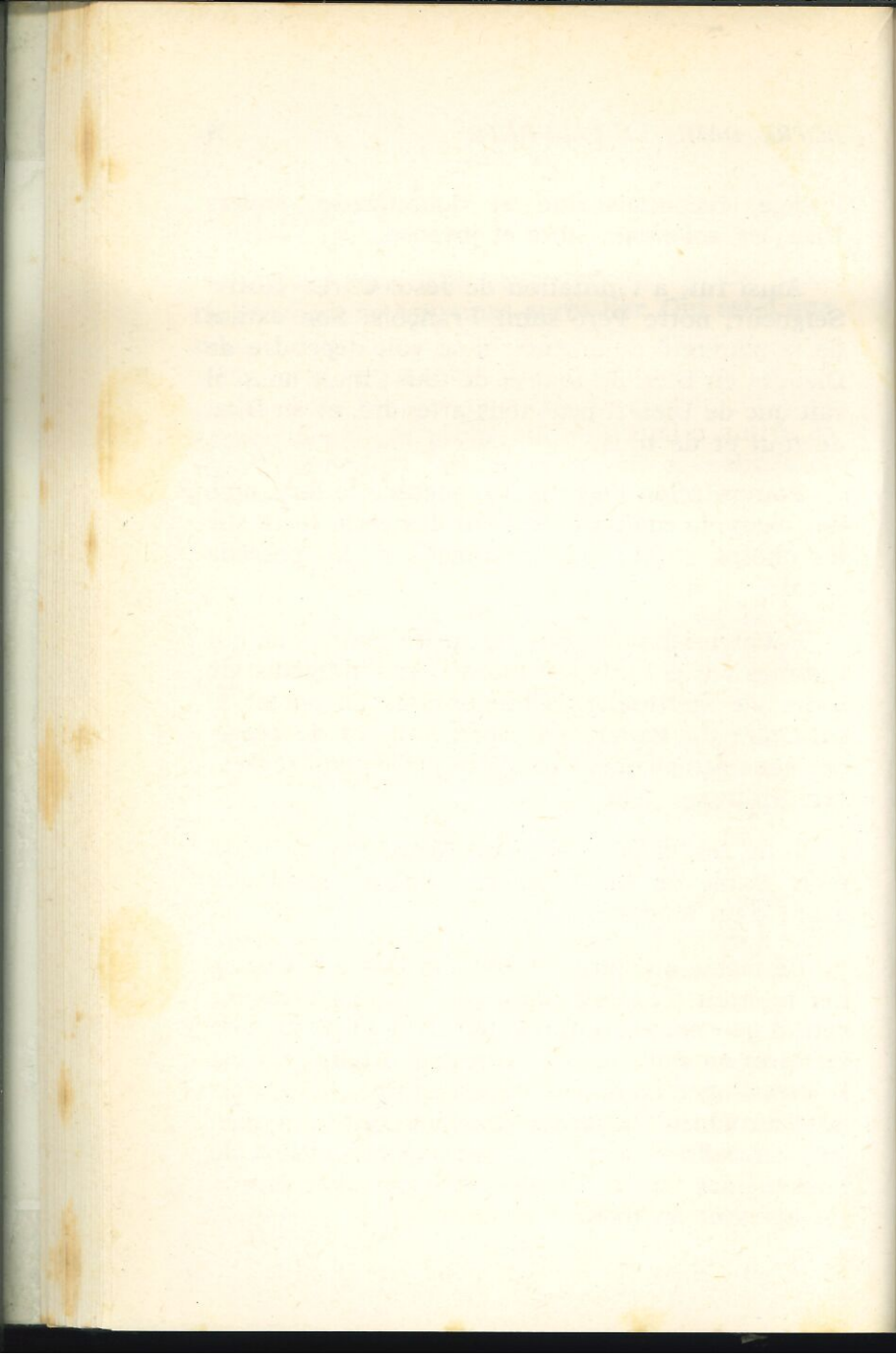
Ainsi fut, à l'imitation de Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre Père saint François. Son extase de la pauvreté a ce sens : il se voit dépendre de Dieu, et en Dieu de tout et de tous ; mais aussi il sait que de Dieu il peut tout attendre, et en Dieu de tout et de tous.

Pauvre selon l'esprit, il a possédé le Royaume des cieux, la maîtrise de Dieu dès cette terre sur les choses et sur les hommes ; il la possède encore.

O Patriarche des pauvres, priez pour nous qui sommes vos enfants, au moins par l'indigence de notre vie spirituelle ! Obtenez-nous de porter le caractère du Pauvre en esprit, qui est de posséder sans attachement et d'être privé sans regret ; ceci prouvant cela.

Telle est la pauvreté que Notre Père a prise pour Dame de sa chevalerie, savoir l'idéal exigeant d'un amour inassouvi.

De même que pour plaire à sa Dame le Chevalier montait d'exploits en exploits, ainsi François veut-il que nous montions de vertus en vertus, de victoires en victoires. Le sommet à atteindre, c'est la CHARITÉ, c'est-à-dire, concrètement, la conformité au Christ jusqu'à l'identification. Le moyen sera un effort continu de désappropriation de nous-mêmes en faveur de Celui qui doit être à jamais tout en tous.



LE PAUVRE DEVANT DIEU

« Tout le travail de l'homme est pour se nourrir et cependant son âme reste insatisfaite. Sur ce point le sage n'a rien de plus que l'insensé. Et le pauvre, qu'a-t-il de plus que les autres, sinon qu'il se hâte où il sait qu'est la vie ? » (1).

(Eccl., 6/8).

Un fait bien connu de la vie de notre Père saint François servira de *lieu* à notre méditation : sa première rencontre avec Dame Pauvreté.

On la place dans la troisième année de sa conversion, après la longue année de captivité à Pérouse, après l'autre longue année de maladie

(1) Traduction d'après la Vulgate.

qui suivit son élargissement, après l'avortement d'incohérents et multiples projets, dont le plus fameux est l'équipée pour la croisade, terminé à Spolète le lendemain... François, déjà changé dans son cœur mais faible et irrésolu, ignorait encore sa voie... Ses compagnons, peu soucieux de mysticisme, l'attiraient à tenter la diversion des bruyants plaisirs d'autrefois.

Il se laisse encore un coup gagner ; il organise une fête dont il est comme d'habitude le pourvoyeur et le roi.

Au sortir du banquet...

Celano, qui semble parler de souvenir, raconte que ses convives avaient mangé et bu plus que de raison ; et que leur tenue, leurs propos, leur joie grossière aggravaient en François le dégoût de ces amusements...

... ils descendaient les ruelles en pente de la cité assisiote, chantant, tapageant, excitant les chiens, interpellant les rares passants, réveillant les citoyens endormis...

François les suivait, son sceptre burlesque à la main, se laissant sans y prendre garde distancer, attentif à ses pensées désenchantées.

Et soudain il s'arrête, les yeux perdus au ciel, pailleté dans la limpidité de la nuit ombrienne de mille étoiles qu'il ne voit pas...

Combien de temps, de minutes ou de secondes, demeura-t-il ainsi figé dans son extase ?...

« *Ehi ! Francesco ! L'amoureux. Tu songes à prendre femme ?... »*

Cet appel, accompagné de gros rires, le ramena à la réalité. Ses compagnons étaient remontés à sa recherche ; ils l'entouraient, bruyants... Sur le même ton il répondit : « Oui ! Et je la prendrai si belle et si noble, que sa pareille jamais ne se sera vue ! »

De nouveaux éclats de rire saluèrent cette déclaration, si conforme à tout ce qu'on disait de François. Ils repartirent ensemble jusqu'à la *piazzetta*, où sans fin ils prirent congé les uns des autres.

Cette épouse si noble et si belle que François avait vu lui apparaître dans la claire nuit, vous l'avez nommée Madame la Pauvreté. Mais il nous faut en déchiffrer le symbole.

Son extase avait révélé à François le sens d'une vérité que nous connaissons tous, mais à laquelle tous à peu près nous sommes indifférents comme il l'avait été lui-même jusque-là.

Il avait pris conscience de son essentielle et absolue dépendance de Dieu ; et par contraste, par conséquence, de son absolue et essentielle indigence.

Il avait vu et compris, immédiatement, sans discours,

que DIEU EST TOUT, et lui, François, RIEN ;
sinon ce qu'il plaît à Dieu qu'il soit ; rien que ce que Dieu le fait être ;

que Dieu POSSÈDE TOUT, et lui, François, RIEN ;
sinon ce qu'il convient à Dieu de lui prêter, donner, commettre et confier ;

que Dieu AGIT TOUT, et lui, François, RIEN ;
sinon ce que Dieu, dans sa libéralité, daigne opérer en lui, par lui, avec lui...

Il avait été saisi, pénétré, transpercé par la révélation de sa relativité de créature au Créateur.

G.-K. Chesterton a exprimé pittoresquement l'expérience faite en cet instant par François en disant : « François s'aperçut tout à coup qu'il était pendu la tête dans le ciel ».

Il ne faut qu'un moment de réflexion pour accepter la justesse de cette assertion paradoxale. Ne nous représentons-nous pas nos antipodes dans cette étrange situation ? L'antiquité et le moyen âge, ignorant les lois de l'attraction, prétendaient impossible l'existence d'hommes dont les pieds seraient opposés aux nôtres, pour cette raison précisément que ces antipodes « tomberaient dans le ciel ». Non, les antipodes ne tombent pas dans le ciel ; ils y restent suspendus, comme nous-mêmes, antipodes des Néo-Zélandais, le sommes sans nous en mal porter.

François n'eût certainement pas imaginé cette comparaison ; mais il n'en ignorait sans doute pas une autre dont saint Augustin lui avait fourni la formule : « *mendicis sumus Dei*, nous sommes les mendiants de Dieu » : nous attendons de lui qu'il nous donne l'être.

Il se vit donc ainsi, mendiant de Dieu, recevant de lui la vie, le souffle et toutes choses. Ravi à la fois par la plénitude de la charité de Dieu envers lui que manifestait une libéralité aussi universelle, et par la plénitude de confiance en Dieu qu'en lui postulait une aussi totale indigence, il consentit aussitôt à la complète désappropriation de soi en faveur de Dieu, dont il tenait et l'être et le mouvement et la vie, et de plus tout ce qui devient nécessaire à la conservation, à l'emploi, à la consommation, de l'être et du mouvement et de la vie.

Mon Dieu et mon Tout ! Vous m'êtes tout ; je dois donc, je puis donc espérer, que vous me serez tout, que vous serez mon tout, au temps et à l'éternité...

L'absolue et essentielle dépendance de la créature à son Créateur, de *ce qui n'est pas* à *Celui qui est* et qui fait être, de toutes choses à la première cause, nous aurions pu l'apprendre des philosophes. Sans s'élever jusqu'à la connaissance de l'origine du monde par création, Aristote a conclu, de l'existence des choses mobiles, leur nécessaire relation à un Premier et Immobile Moteur.

Saint Paul toutefois nous l'a plus assurément enseigné et déjà vous avez reconnu ses paroles dans les expressions dont je me suis servi pour énoncer les vérités qui, dans l'âme de François extasié, avaient pris un relief convaincant.

Parlant avec une haute sagesse rationnelle aux Athéniens groupés autour de lui sur l'Aréopage, il leur disait :

« Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve, lui, le Seigneur du ciel et de la terre..., n'est pas servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous vie, souffle et toutes choses. » (2). Il s'agit des hommes qui reçoivent de Dieu, d'abord la vie, puis l'esprit, l'intelligence, la connaissance, enfin tout selon leur besoin.

Et ces hommes, Dieu les inquiète, afin, continue l'apôtre, « qu'ils cherchent la divinité, pour l'atteindre, si possible, comme à tâtons et la trouver; aussi bien n'est-elle pas loin de chacun de nous. C'est en elle en effet que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » « *In ipso vivimus, movemur et sumus* ! En Dieu, nous nous mouvons — ou nous sommes mus — et mieux, d'un mot : *nous sommes* » (3).

Nous, hommes, et tout ce que renferme le monde, c'est en Dieu, par Dieu, en dépendance de Dieu, que nous possédons l'existence, l'activité, notre raison d'être et notre fin.

Faut-il donc tant insister sur des notions si connues ? Certes, nous savons tous tout cela ; mais habituellement nous n'y pensons pas, non plus que nous ne réalisons notre position para-

(2) Act., 17/24-25.

(3) Act., 17/27-28.

doxale d'être tenus, retenus au sol par nos pieds, aussi solidement par notre gravité que l'arbre par ses racines, et la tête pendant dans le vide, dans le ciel.

Nous n'y pensons pas ; et notre science n'a point d'influence sur notre réelle conduite ; et pas davantage sur notre attitude religieuse, que cependant elle devrait régler dans le plus grand détail.

Nous vivons comme si nous estimions posséder notre être, notre corps, ses membres et ses organes, notre âme et ses puissances, notre esprit et ses facultés, en toute propriété et indépendance. Nous nous en servons, nous en jouissons, nous en abusons en pleine maîtrise. Nous nous sentons en effet nos MAÎTRES. Nous vivons, agissons, bougeons et remuons, allons et venons, pensons et parlons, librement ; et de plus nous en avons le droit. Nous avons raison : notre autonomie n'est pas illusoire, elle est réelle.

Elle est néanmoins un don de Dieu. Il nous a donnés nous-mêmes à nous-mêmes. Mais nous donnant ainsi autorité sur nous, nous créant *nostri juris*, maîtres de nous, libres et responsables, il n'a pu aliéner son droit propre sur nous.

Il ne l'a pas pu ; et non point par impuissance de sa part, ou par cupidité et avarice, mais par incapacité de la nôtre. Car ce qui serait « désappropriation » de Dieu envers sa créature, serait pour celle-ci « retombée dans le néant ». C'est en

lui et par lui, ce n'est que grâce à l'immanence de Dieu en nous, à son active et perpétuelle présence en nous, comme cause de notre être et de notre action, que nous vivons et que nous agissons et que nous sommes... L'écoulement continu de son don, l'ininterruption de son vouloir opère ainsi que nous subsistions.

Nous n'y pensons pas, ni que notre dépendance de Dieu est la racine ou la source de notre être ; et le pis, c'est qu'instruits, avertis de cette dépendance, bien loin de la reconnaître, de s'en réjouir et glorifier, de l'agréer comme la preuve la plus profonde de l'amour de Dieu pour eux, la plupart des hommes la rejettent, la maudissent, la nient. Dans toute la mesure où il leur est possible, ils tentent de s'y soustraire par la révolte et le péché.

La soumission qu'impose à leur activité la dépendance de leur être, ils la repoussent comme une ingérence abusive, intolérable ; et de leur rébellion, les esprits qui se proclament forts, libellent la charte de leur affranchissement ! N'est-ce pas absurde ? Qui peut en effet se soustraire à la loi de son être et de son activité, sans compromettre et le succès de cette activité et la stabilité même de son être ?

* *

François, lui, dès qu'il a compris, il accepte avec joie sa condition de créature ; il s'en fait son plus haut titre d'honneur ; bien plus son titre

le plus sûr à toutes les libéralités, toutes les munificences, toutes les complaisances en Dieu.

« Mon Dieu, semble-t-il dire, je vous dois tout ; sans vous je ne suis rien, je ne puis rien être ; et sans vous je ne veux ni rien être, ni rien pouvoir ou valoir, ni rien faire. Je vous fais donc hommage absolu et retour de tout ce que vous m'avez donné : mon corps, mon âme, mon esprit ; toute activité, tout espoir, toute vie ; car tout est à vous ; je tiens tout de vous, je ne puis en user et m'en servir que par votre concours, comme je ne le possède que par votre don.

« Mais de tout cela qui fait que je suis ce que je suis, ce que vous voulez que je sois, je ne vous ai rien demandé, vous me l'avez imposé. C'est vous qui m'avez engagé dans cette sublime et périlleuse aventure, dans cette mortellement périlleuse aventure d'être, d'agir, de vivre. Tirez-m'en donc ! C'est votre affaire ! Vous vous devez, m'ayant créé, de me soutenir dans l'être, de me fournir l'air, la lumière, la nourriture, le vêtement, le gîte ; et puisque le corps vaut mieux que le vêtement, et l'esprit mieux que la chair, et l'aliment de l'esprit mieux que celui du corps, vous vous devez de pourvoir aux besoins de mon activité humaine, et je sais que vous n'y manquerez pas.

« Vous vous devez, ô Père qui m'avez prédestiné dans votre Christ, de réaliser en moi et par moi ma destinée totale. Au titre de votre initiative prévenante, gratuite, et pour moi inévitable,

irrémissible, vous vous devez de me donner la grâce et la gloire. J'y compte donc, uniquement appuyé sur les desseins de votre amour ».

Dans quelle profondeur métaphysique s'enracine et se justifie la pauvreté franciscaine ? Ai-je réussi à vous en fournir la démonstration, ou du moins à vous en faire sentir l'impression ? Il ne s'agit plus d'un jeu de troubadour, d'une fantaisie d'esthète, ni de la spéculation d'un penseur, ni même d'un parti-pris ascétique.

Nous sommes au centre de la conception chrétienne, voire donc philosophique de l'univers, de tout l'ordre physique et spirituel, au centre même de la religion, au cœur des relations de l'homme avec son Dieu.

François s'enfonce dans cet abîme avec toute sa foi, tout son amour. Car le Dieu dont il se découvre ainsi tributaire n'est pas une entité rationnelle, une abstraction de philosophe ou de savant : c'est le Dieu vivant, le Dieu de Jésus-Christ, le PÈRE de qui tire son nom toute famille dans les cieux et sur la terre (4). Sa conscience de participer à l'être, à la nature, à l'activité de Dieu, est le témoignage rendu par l'Esprit-Saint à son esprit de sa propre filiation, et aussi de celle de toute créature. Car en découvrant sa dépendance, en acceptant son indigence, en professant sa pauvreté, François a découvert en

(4) Eph., 4/13.

outre et reconnu l'universelle fraternité des êtres, qui comme lui et avec lui, reçoivent de Dieu-Père l'être, le mouvement, la vie, en aumône à leur essentielle pauvreté.

Hello-le-Voyant s'est trouvé frappé et comme ébloui par la situation faite au Pauvre dans le Livre de la Révélation, dans la Bible.

« Quand le pauvre est nommé, dit-il, tremblez : DIEU VA PARAÎTRE ! » Et pourquoi ? Sinon parce que le pauvre porte à découvert, qu'il ne songe pas à dissimuler, son caractère de créature.

Sa foncière indigence à l'égard de Dieu se manifeste dans sa dépendance actuelle à l'égard du prochain.

Sa pauvreté matérielle est comme le sacrement de l'universel besoin qui suspend les êtres à leur Auteur.

Ne nous étonnons plus dès lors des attentions de Dieu pour le pauvre dont sont remplis les Psaumes et semblablement les Livres sapientiaux. On ne pourrait citer des centaines de textes, mais en voici comme un résumé :

Le pauvre est spécialement commis à la tutelle de Dieu : *Tibi derelictus est pauper* (5). Dieu prend ouvertement parti pour lui, et le pauvre n'a rien à craindre de Dieu : l'indigent et le pauvre sont, par le Seigneur, écoutés, exaucés, aidés, sou-

(5) Psaume 10/14.

tenus, protégés, délivrés, guéris, bénis, vengés, enrichis : Dieu les aime !

Or voici qu'en lisant les passages d'où sont tirés ces mots, se dessine et se précise devant nos yeux le visage de Celui qui mérite les faveurs, les attentions, les complaisances de Dieu-Père : Celui qui nous a avertis qu'au Dernier Jour nous serions jugés sur notre attitude à l'égard du pauvre, du besogneux, de l'indigent, car, dira-t-il :

« J'ai eu faim, J'ai eu soif, J'ai été nu et étranger, malade et prisonnier ; ce que vous avez donné au plus petit de mes frères, c'est à MOI que vous l'avez rendu ; ce que vous lui avez refusé, c'est sur MOI que vous l'avez repris. »

Le PAUVRE, c'est JÉSUS-CHRIST !

Nous avons médité ailleurs (6) comment en effet au premier instant de son existence l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, se voyant dans une totale et plénière dépendance de son Père, mais enrichi et comblé sans avoir rien mérité et sans que nul ait pu mériter pour lui, a répondu à la munificence de Dieu par le don total et l'abandon de son être créé aux vœux et aux soins de Dieu ; et de plus, que pour imiter la libéralité de Dieu envers lui, il s'est démis des immunités et prérogatives que l'assomption par le Verbe accordait à sa sainte Humanité, afin de pouvoir souffrir et mourir pour

(6) Cf. du même auteur *Médiation de Jésus-Christ*, chap. III. 9. (Editions Franciscaines.)

notre salut. Considérons aussi que seul l'Homme-Dieu a pu pousser la désappropriation de soi jusqu'à renoncer pour ainsi dire à son droit à la personnalité en faveur de Dieu, dans la deuxième personne de la Trinité Sainte...

Nous pouvons donc dire : le Pauvre, c'est Jésus-Christ : « de riche qu'il était, il s'est fait à cause de nous indigent, pour que de son indigence nous fussions enrichis... »

Qui nous apprendra si François, dans son extase, a été ou non élevé jusqu'à la vue de ce mystère ? Il n'importe d'ailleurs. Mais qui oserait refuser à ce même homme, qui manifeste en toutes ses conceptions religieuses un génie prodigieux et de plus irradié des splendeurs de l'Esprit, lui refuser d'avoir su et compris ce que ses disciples ont appris de ses leçons et tiré de ses exemples ?...

Il a vu Jésus-Christ pauvre et il l'a suivi.

Il a écouté Jésus-Christ dire : « Cherchez d'abord le Royaume, et toutes les autres choses dont vous avez besoin, nourriture, vêtement, logis, vous seront données par surcroît. »

Il a vu l'exemple des Apôtres : « Nous avons tout quitté et nous t'avons suivi » ; il a entendu Pierre, leur chef, répéter après le Psalmiste : « Décharge sur le Seigneur ton fardeau et lui te subviendra. »

Cela aurait suffi pour qu'il embrassât la pauvreté, pour qu'il se débarrassât de tout ce qui

pouvait l'alourdir dans sa poursuite et dans sa recherche. Au-delà néanmoins il a perçu que l'attitude sincère et vraie de la créature devant Dieu était :

l'humilité qui la désapproprie,

la confiance qui l'enrichit,

Dieu se devant de faire honneur à celui qui se fie à Lui.

De cette attitude humble et confiante, sincère et bénie, nous pourrions trouver un exemple encore, après celui de son Fils Jésus, en Marie, Mère des humbles et Mère des pauvres ; la méditation de son *Magnificat* nous y montrerait l'extase de son indigence et de sa pauvreté.

Mais bornons-nous aujourd'hui à ce que nous avons compris et goûté de la pauvreté de son Fils Jésus et de celle de leur serviteur François.

Prenons la résolution d'être, suivant ces exemples : *pauvres* devant Dieu, dans la dépendance et la privation, mais *enrichis* d'humilité, d'abandon, de confiance inébranlable et victorieuse. Car le pauvre, qu'a-t-il de plus que les autres, sinon qu'il peut se hâter vers le lieu où il sait qu'habite la Vie ?

LE PAUVRE DEVANT LES HOMMES

« Le pauvre parle en suppliant, le
riche répond durement. »
(Prov., 18/23).

Sentence suggestive. Elle fait voir les deux personnages, et sa concision latine est intraduisible de mot-à-mot.

« *Cum obsecrationibus loquetur pauper et dives effabitur rigide.* »

Loquitur pauper, le pauvre parle; le verbe *loqui*, parler, est le plus simple, le plus usuel et général du vocabulaire.

Effatur dives : le verbe *effari*, énoncer, émettre, proférer une sentence, porte un sens solennel et même sacré puisqu'on dit : *effatus*,

consacré par les prières des augures ; *ad effandum templum*, pour consacrer un temple ; le substantif correspondant, *effatum*, signifie une sentence, une maxime, un oracle du ciel...

Le pauvre parle *cum obsecrationibus*, il se confond en excuses, en prières, en supplications.

Le riche profère sa réponse *rigide*, avec raideur, hauteur, rudesse.

On voit le pauvre déferent, le dos arrondi, osant à peine lever les yeux sur celui qu'il implore ; et le riche, superbe, regardant l'importun de sa hauteur, dédaigneux, ou peut-être affectant la condescendance...

transposez le tableau sur le plan religieux, et des relations d'homme à homme aux relations de l'homme à Dieu ; placez les deux personnages dans le Temple, vous les reconnaîtrez aussitôt :

« Deux hommes montèrent au Temple pour prier ; l'un était Pharisien, l'autre publicain.

Le Pharisien, la tête haute, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes... ou bien encore comme ce publicain ! »

Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : « Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! » (1).

(1) Luc, 18/9-13.

Nous avons déjà parlé de l'attitude du pauvre devant Dieu, telle que nous la révèle saint François; ici il s'agit seulement des relations du pauvre avec le prochain, et nous demanderons encore à un épisode de la vie de notre Père de servir de cadre, ou d'illustration, à nos réflexions sur la matière.

* *

Evoquons la scène qui s'est déroulée, le 16 avril 1207, dans la salle d'audience de l'évêché, devant les Assisiates attirés par l'esclandre, entre François, son père Pierre Bernardone et l'évêque Guido Secundi.

Cité par son père devant le prélat, pour y répondre de sa conduite et de ses prodigalités et mettre fin à ce que Bernardone qualifie folie, ou sinon renoncer à son patrimoine, François dépose aux pieds de son père tout ce qu'il garde de lui et même ses vêtements; puis en face des assistants saisis par son geste, il s'écrie :

« Jusqu'ici j'ai appelé Pierre Bernardone mon père; aujourd'hui je me démetts de tous ses biens. Désormais je ne dirai plus : Mon Père Pierre Bernardone, mais : *Notre Père qui êtes aux cieux !* »

Cette désappropriation de François par rapport aux biens terrestres, son abandon à Celui qui lui ayant donné l'être, la vie, sa vocation à l'éternelle béatitude, se doit dès lors de lui don-

ner les moyens de conserver son être, de sustenter sa vie, d'accomplir son destin, cela est dans la logique de son attitude envers Dieu, telle que nous l'avons comprise; et ce fait n'ajouterait rien à notre « *intelligence du pauvre* », (2) sinon la constatation que François se hâte de mettre en pratique la doctrine que de Dieu il a reçue.

Ce que nous avons besoin d'apprendre, qui fait l'objet de ce chapitre, c'est le moyen par lequel Dieu acquitte la dette qu'il a librement contractée envers sa créature; c'est aussi ce que nous enseigne le dénouement du drame rapide rapporté par les biographes du Saint.

... « Au geste de total renoncement de François, continuent les narrateurs, l'évêque Guido répondit : il descendit de son trône, couvrit le jeune homme nu des pans de sa cape, il le prit sous la protection de l'Eglise, il lui fit donner nourriture et vêtement... »

« *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei, tu es qui restitues haereditatem meam mihi.*

Seigneur, tu es ma part d'héritage et ma coupe; c'est toi qui garantis mon lot » (3).

Dieu s'acquitte de sa dette envers le pauvre par la compassion et la charité du prochain.

Le geste de François est sacramentellement reproduit par tous ceux qui, dans l'ordre ecclé-

(2) Psaume 41/1.

(3) Psaume 15/5.

siastique ou monastique, renoncent au monde pour se donner à Dieu ; le verset du psaume dont nous soulignons cette scène est précisément récité comme l'expression des « promesses » réciproques de Dieu et de ceux qui se vouent à son service. Le geste de l'évêque Guido d'Assise, liturgique dans le rite de l'admission des clercs à l'héritage du Seigneur, fut en réalité prophétique à l'égard de François et de sa race.

Il présageait et symbolisait l'assistance que dès lors l'Eglise accorda à son serviteur et à sa triple postérité, assistance qui ne s'est pas démentie durant les sept siècles déjà traversés par l'Ordre franciscain, et qui a permis à celui-ci et de subsister et d'agir et de fournir à l'Eglise en retour, le service généreux de la sainteté, du zèle apostolique, de la doctrine, du sang répandu pour le témoignage de Jésus-Christ.

Pour le dire par manière de digression qui d'ailleurs ne nous éloignera pas de notre sujet, remarquons que François et les siens n'ont pu bénéficier de la libéralité de l'Eglise — ce mot désignant ici le peuple chrétien et ses pasteurs — qu'à cause de leur *pauvreté*, et insistons-y, dans la *mesure* de leur *pauvreté*.

Le rayonnement de l'Ordre, selon sa triple activité de sainteté, d'apostolat et de doctrine, est conditionné par son attachement à la *pauvreté*, son culte et son amour de la *pauvreté*.

Ce qui veut dire que la triple famille franciscaine est féconde en saints, en apôtres, en docteurs, lorsque jetant toute sa confiance en Dieu elle accepte l'existence précaire des pauvres, dans la dépendance et dans la privation (ainsi que nous l'avons défini). Au contraire, dans les périodes où, sous la pression des circonstances, l'exemple des autres familles religieuses, elle prétend s'établir et se pourvoir, se soustraire à la dépendance et aux privations, elle déchoit.

Non pas qu'elle cesse de produire des personnages recommandables et même illustres par la sainteté de leurs exemples, la fécondité des œuvres, la sûreté de la doctrine..., mais ce sont des cas individuels, et non plus une efflorescence générale et merveilleuse de l'arbre séraphique.

On dirait que le Christ abandonne l'Ordre à l'efficacité des moyens humains et lui retire celle de la prodigalité divine envers le pauvre.

Or, les moyens humains, la richesse, la science, les industries, l'habileté aux affaires et l'influence, qui peuvent suffire et profiter aux autres Ordres providentiellement et légitimement fondés sur eux, sont inutilisables à cet Ordre franciscain dont la vocation est la pauvreté non seulement littérale, mais spirituelle.

Retracer ici l'histoire de l'Ordre même sommairement est impossible et inopportun ; de plus pour les temps qui ont suivi la Révolution Française, les faits — qui sont des faits spirituels —

ne sont pas tous bien connus. Il est avéré toutefois que les grandes époques de l'Ordre, le XIII^e siècle, la fin du XV^e, le renouveau de la première moitié du XIX^e, ont été les époques d'ardente et volontaire recherche de la pauvreté.

Disons encore que cette condition de la fécondité de l'Ordre apparaît plus visiblement parmi les Clarisses : moins engagée dans les nécessités et les compromissions de l'action que la vie des Mineurs, leur existence cloîtrée leur rend possible une pauvreté plus stricte et plus pure. La prospérité chez elles procède du dénûment.

Or, ce qui est vrai du corps de l'Ordre se vérifie des membres : les grands saints, les grands prédicateurs et missionnaires, les grands savants ont été de grands pauvres.

Encore une fois, excusez-moi de réciter un catalogue de noms et de dates que sa sécheresse inévitable priverait de tout intérêt et d'efficacité démonstrative. Vous connaissez l'admirable et inépuisable livre du P. Gemelli : *Le Message de saint François au monde moderne* (4). Cherchez-y dans la deuxième partie, historique, les noms et les faits ; dans la troisième, psychologique, les idées, que je puis simplement signaler ici.

Par quelle voie Dieu s'acquitte-t-il envers sa créature de la dette d'amour qu'il a librement contractée en lui imposant l'être, la vie, un destin

(4) Lethielleux, éditeur.

magnifique mais dont la magnificence même comporte le péril d'y manquer, lorsque cette créature, rejetant toute sollicitude dans le sein de son Dieu et Père, s'abandonne éperdûment à lui pour la réalisation de son dessein ?...

Nous pourrions d'abord répondre par un exposé des faits, en montrant Jésus-Christ, Notre-Seigneur, sustenté par les aumônes d'un groupe de femmes (5); et les Apôtres par les subsides des premiers fidèles; puis par le rappel des enseignements du divin Maître mis en pratique par ces mêmes Apôtres, qui de plus réclament cette assistance comme un droit de leur fonction (6).

J'ai évoqué, selon notre sujet, notre Père, symboliquement entouré par la sollicitude de l'évêque d'Assise. Toutefois l'occasion n'a pas manqué à François de proclamer solennellement sa pensée sur le sujet.

Ici je laisse la parole à saint Bonaventure, me bornant à traduire ce qu'il écrit dans sa *Legenda major* (7) : François s'est rendu à Rome avec ses douze premiers compagnons pour obtenir du Pape Innocent III l'approbation de sa Règle et de sa vie : « Le Vicaire du Christ, admirant la limpidité de cette âme toute simple, la ténacité

(5) Luc, 8/3.

(6) Mt., 10/10 (l'ouvrier mérite son salaire); 2 Cor., 9/7, etc...

(7) *Vie de saint François*, par saint Bonaventure, 3/8-10. (Editions Franciscaines.)

et l'ardent amour qu'il apportait à son dessein, se sentit tout prêt à donner son assentiment. Il ne rendit toutefois au petit pauvre du Christ qu'une réponse dilatoire, car plusieurs cardinaux trouvaient que c'était là une nouveauté et une entreprise au-dessus des forces humaines.

« Il se tourna vers le pauvre du Christ et lui dit : « Mon fils, prie le Christ de me révéler par toi sa volonté, et quand j'en serai mieux instruit, je pourrai avec plus de sécurité t'accorder ce que ta générosité désire. »

« Le serviteur du Dieu tout-puissant se plongeait dans la prière et, par sa ferveur, obtint pour lui-même de savoir ce qu'il avait à dire, et pour le Pape la disposition d'âme appropriée.

« Il se mit à raconter, comme Dieu la lui avait apprise, la parabole de ce roi très riche qui avait choisi pour épouse une femme belle et pauvre et dont les enfants ressemblaient si bien au roi leur père que celui-ci voulut les élever dans son palais.

« Il ajouta en guise d'explication : « Pas de danger que meurent de faim les fils et héritiers du Roi éternel : à l'image du Christ-Roi, né par l'opération du Saint-Esprit d'une mère pauvre, ils vont, eux aussi, être engendrés dans notre pauvre petit Ordre par l'esprit de pauvreté. Car enfin, si le Roi des cieux promet à ceux qui l'imitent le royaume éternel, à bien plus forte raison leur procurera-t-il ce qu'il accorde indifféremment aux bons et aux méchants ! »

L'argument était irréfutable; il ne faisait en somme que replacer sous les yeux de la Curie papale l'enseignement même de l'Évangile, tel que le rapporte saint Mathieu dans le Discours sur la Montagne (8). François dans la limpidité de sa foi lisait la réponse à la question posée :

Dieu fait honneur à sa parole et à la confiance du Pauvre par la compassion et la charité du Prochain.

Il délègue à d'autres hommes, à qui aussi, en cette vue, il a commis la possession et l'administration des biens terrestres, sa sollicitude envers le pauvre.

Les biens de la terre, de quelque nature qu'ils soient, n'est-ce pas lui qui les a créés, les distribuant à chacun selon sa volonté (9), octroyant aux uns l'abondance et le superflu, à d'autres l'aisance et la suffisance; laissant enfin aux derniers, qui sont comme les premiers ses enfants, et pour eux des frères, l'indigence, la disette, la misère ?...

En accordant à certains, comme un privilège, la jouissance et la propriété de biens qui ne cessent pas de lui appartenir, perd-il le pouvoir de les grever, en faveur de ceux qu'il en a démunis, d'un impôt, d'une redevance, d'un usufruit,

(8) Mt., 5/45; 6/25-34.

(9) 1 Cor., 12/11; Mt., 25/14.

de quel nom qu'on voudra appeler ce *droit de régate*, cette *taxe du pauvre* ?...

Et les possédants qui refusent ou négligent de s'acquitter de cette charge, de dégrever leur fonds de l'hypothèque consentie par leur divin Auteur au bénéfice du pauvre, ne commettent-ils pas une double faute, faute de justice envers Dieu, faute de charité envers ses ayant-cause, les indigents ?

Faute grave de sa nature, péché qui peut aller jusqu'au crime, suivant sa gravité et ses conséquences, et pour lequel les Ecrivains sacrés n'ont pas d'assez dures malédictions, d'assez foudroyants anathèmes (10) :

« Il doit vomir les richesses englouties et Dieu lui fait rendre gorge.

Il ne connaîtra plus les ruisseaux d'huile, les torrents de miel et de laitage.

Il perdra cette mine réjouie à percevoir ses gains, cet air satisfait quand les affaires sont bonnes.

Parce qu'il a détruit les cabanes des pauvres, volé des maisons au lieu d'en bâtir,

parce que son appétit s'est montré insatiable, ses trésors ne le sauveront pas ;

parce que nul n'échappait à sa voracité, sa prospérité ne durera pas.

(10) Job, 20/15-22.

En pleine abondance, la disette le saisira, la misère, de toute sa force, fondra sur lui ».

Ce n'est pas le lieu de citer les menaces des Prophètes (11), ni d'exposer pourquoi les Pères et les Docteurs rangent ce péché parmi les *irrémissibles*. Notons seulement ce point qui se rattache à notre sujet : aucun droit réel — *jus in re* — n'est conféré au pauvre sur les biens du riche. Le pauvre n'a pas de titre à faire valoir en justice; il ne peut que solliciter la bienveillance, implorer la pitié du mandataire de Dieu comme un bienfait gratuit; ce n'est qu'hyperboliquement qu'on peut dire qu'il *réclame* la charité. Ainsi se différencie l'enseignement du Christ d'avec les injustes prétentions du communisme. La légitimité de la propriété privée n'est pas en cause. Dieu reconnaît à chacun le droit de jouir paisiblement du fruit de son travail ou de son industrie, et de le transmettre à ses enfants. S'il grève les biens du riche de la *taxe du pauvre* — que plus chrétiennement jadis on nommait *la part-Dieu* — c'est en faveur de l'un et de l'autre, et non point en haine de personne; le riche est son enfant comme le pauvre. Il veut réellement soulager l'inévitable misère, et non la changer de titulaire par une violente usurpation de biens acquis.

(11) Par exemple : Job, 20/19; 27/8. — Prov. 23/4; 28/8. — Isaïe, 5/8; 39/9. — Jér., 15/13. — Amos, 6/1; 8/4. — Habacuc, 2/5. — Luc, 6/24; 16/19. — Jacques, 5/2, etc.

Il est vrai qu'un esprit éperdu d'égalitarisme pourrait ici demander pourquoi la misère est-elle inévitable, et pourquoi, selon la parole même du Seigneur, il se trouvera toujours des pauvres parmi nous ?... Ce qui revient à demander à Dieu pourquoi il a voulu, conçu, créé le monde tel qu'il est. Vous permettrez qu'humblement je lui fasse crédit de sa Sagesse, de sa Bonté, de sa Puissance; que je décline la tâche de répondre, et que prenant les choses ainsi qu'il les a faites, je poursuive mon sujet.

Aucun droit n'étant concédé au pauvre sur les biens du riche, le pauvre reste dépendant de celui qui subvient à ses besoins et soulage son indigence. Et cette dépendance commande aussi son attitude envers lui.

Cum obsecrationibus loquetur pauper et dives effabitur rigide. Le riche peut proférer en sentences altièrès, en rudes commandements, sa volonté d'être servi; le pauvre ne peut présenter qu'avec des prières sa nécessité d'être secouru.

Le pauvre ayant besoin de tout et de tous doit être facile, accommodant, pacifique et humble.

« Lorsque mes frères vont par le monde : je leur conseille, je les avertis et je leur recommande en Notre-Seigneur Jésus-Christ d'éviter les disputes et les contestations, de ne point juger les autres, mais qu'ils soient doux, pacifiques et

modestes, pleins de mansuétude et d'humilité, parlant honnêtement à tous, selon les convenances. »

Ainsi légifère saint François au 3^e chapitre de la Règle : *Comment les frères doivent aller par le monde* (12).

Dans la Règle primitive (1210-1221), plus diffuse, ces exhortations se trouvaient déjà, avec celles d'éviter le ton autoritaire et dominateur (ch. 5), l'orgueil et la vaine gloire (ch. 17, 2, 10); de se montrer faciles à toute espèce de gens, pauvres, lépreux, voleurs, brigands...

Ces conseils sont dans la logique de la situation du pauvre, les mots parlent d'eux-mêmes. Un seul, caractéristique, requiert une explication étymologique : *mansueti, sint mansueti et humiles*.

L'adjectif *mansuet* n'est plus dans notre dictionnaire; nous avons donc traduit : *pleins de mansuétude et d'humilité*. Or mansuétude, *mansuetudo*, signifie : l'accoutumance à être *mené à la main, manié*, c'est à savoir la douceur et docilité des animaux apprivoisés, par opposition à la fierté (férocité, *ferocia*) des animaux sauvages.

Et ego quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam (13), dit par son prophète, l'Agneau

(12) Voir les *Opuscules de saint François*, p. 125. (Editions Franciscaines.)

(13) Jér., 12/19.

divin, doux et docile, qui se laisse conduire à l'abattoir. Admirez une fois encore comment Jésus apparaît à tous les détours de la pensée de François. François l'a vu dans sa douceur et sa mansuétude; il l'a pris, il le donne comme modèle à ses enfants.

Remarquez aussi que saint François ne propose pas à ses frères, comme attitude, la condescendance.

Condescendre est le geste d'un personnage qui s'abaisse vers plus bas que soi. Un pauvre n'est plus en mesure de s'abaisser, car déjà il est plus bas, *minor*, moindre, que celui qu'il sollicite : il s'est volontairement amoindri.

François a mis toute son âme et aussi ses exemples dans ses conseils et ses exhortations. Nous allongerions, et sans doute peu utilement, cette réflexion en racontant les épisodes de sa vie qui viendraient l'illustrer. Citons des titres :

les brigands du Mont Casale et l'ordre donné au gardien de réparer sa discourtoisie (14); le lépreux des *Fioretti* (15); l'évêque d'Imola (16); le mauvais prêtre de Lombardie (17).

Rappelons-nous encore son humilité, sa débonnairété, sa courtoisie, sa facilité envers tous, avec

(14) *Spec. perf.*, 66.

(15) *Fior.*, 25; *Actus*, 28.

(16) 2 *Cel.*, 108/147.

(17) *Anal.*, 313.

les petits sans doute, mais en outre avec les puissants du siècle et de l'Eglise. D'ailleurs nous le savons suffisamment, François n'a pas inventé cette attitude : elle est évangélique ; elle est celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même dans toute sa vie et dans sa passion, dans sa mort, dans son Eucharistie. Car le Pauvre, c'est Jésus-Christ.

Or la pauvreté dont il s'agit, que nous avons caractérisée par *dépendance et privation*, et qui est, dit le P. Gemelli, une *pauvreté de désir*, la pauvreté de la première Béatitude, elle est une *pauvreté spirituelle*.

Elle n'est pas *matériellement* opposée à la fortune *matérielle*, à la possession et à la jouissance de l'or et de l'argent, des terres, des maisons. Les exhortations mêmes de saint François et ses exemples montrent qu'il est possible d'être, ou bien pauvre au milieu des richesses, ou bien riche jusque dans la misère sordide. La possession de soi, l'avarice de soi, la jouissance de soi, la réserve de soi, voilà le véritable ennemi de la pauvreté du Christ et de saint François, car, dit le Saint, il s'est en vain dépouillé des biens terrestres, celui qui a gardé la bourse de sa propre volonté.

D'autant qu'on est toujours le riche de quelque pauvre : même dans l'indigence, on peut avoir plus de vertu, de santé, de science qu'un autre et celui-ci en avoir besoin ; tandis que lui-même possède un talent qui nous manque et qu'il pourra

nous départir. La bonté de Dieu distribue ainsi les dons et les biens entre ses enfants, afin qu'ils s'entr'aident et qu'aucun ne soit frustré de la béatitude de l'aumône et de celle de la pauvreté.

« Lorsque l'ardeur y est, on est agréé (*de Dieu et du prochain*) pour ce qu'on a ; il n'est pas question de ce qu'on n'a pas. Il ne s'agit point, pour soulager les autres (*vous qui faites l'aumône*) de vous réduire à la gêne ; ce qu'il faut, c'est l'égalité. Dans le cas présent (*l'envoi de secours aux chrétiens de Jérusalem*), votre superflu (*temporel*) pourvoit à leur dénûment, pour que leur superflu (*spirituel*) pourvoie un jour à votre dénûment. Ainsi régnera l'égalité, selon ce qui est écrit : Celui qui avait beaucoup recueilli n'eut rien de trop, et celui qui avait peu recueilli ne manqua de rien » (18).

Or le moyen d'obtenir ainsi l'échange et de rétablir l'égalité, c'est non pas la violence qui arrache et l'avarice qui retient, mais l'humilité qui demande avec prière, la charité qui accorde avec piété, la bienveillance divine qui se répand de l'un sur l'autre : car « celui qui parmi vous est plus grand (*major*), qu'il se fasse plus petit (*minor*) et qu'il serve » (19).

Concluons. Il apparaît que la vertu actuellement la plus nécessaire entre les hommes est

(18) 2 Cor., 8/12-15.

(19) Luc, 22/26.

cette vertu de pauvreté ; elle s'oppose et remédie sans violence et sans injustice à l'individualisme, à l'égoïsme sans entrailles, à la cupidité sans frein, à l'orgueil, à l'envie, à la haine, qui peuvent bien déplacer le mal, déposséder les riches, et non assouvir les pauvres ; niveler les hommes dans la misère et l'abjection, mais non point bâtir la cité sur ses fondements naturels, la justice et la charité, la confiance réciproque et la mutuelle estime.

« O François, Patriarche des Pauvres, insérez au cœur de vos Enfants des Trois Ordres l'amour de Votre Dame la Pauvreté, afin que vivant toujours dans la dépendance et la privation, ils participent aux richesses de leur Maître, Modèle et Sauveur Jésus-Christ, qui de riche qu'il était au ciel s'est fait pour eux sur la terre indigent, Fils pauvre d'une pauvre Mère. »

LE PAUVRE DEVANT LES CHOSES

« L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers, héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ...

Si la création fut assujettie à la vanité — non qu'elle l'eût voulu, mais à cause de celui qui l'y a soumise — c'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu...

Nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps. »

(Rom., 8/16, 20-23).

Qui pourrait se flatter d'entendre en leur plein sens ces paroles de l'apôtre saint Paul ?... Et même parmi ceux qui ne se sont pas rebutés de

la longueur de cette citation, combien s'en trouvera-t-il à pénétrer leur signification, non pas sans doute logique et grammaticale, mais réelle et vitale ? Qui perçoit le gémissement de la nature que nous appelons muette ; et qui donne un sens à ce gémissement, le sens d'un appel anxieux, d'un désir pressant de libération ?...

L'Apôtre déchire le voile sacramentel qui dérobe aux yeux de la chair les dessous mystérieux du monde visible, et nous en laisse soupçonner l'insondable profondeur, la réalité grave et plus poignante que celle des apparences parmi lesquelles nous nous affairons.

Nous entrevoyons soudain l'existence d'un ordre inaperçu, ignoré, des choses, qui déborde de toutes parts celui où nous vivons. De même que l'utilitaire éclat de notre soleil nous cache, durant le jour, l'innombrable et palpitante splendeur des constellations qui néanmoins continuent de remplir les espaces sans limite ; ainsi notre humaine activité quotidienne, même appliquée aux intérêts de notre salut et de notre sanctification, masque à notre foi la solidarité de notre destin, lié aux destinées de l'Univers ; et toutefois cette *obligation* nous enchaîne et nous entraîne, libres esprits, non moins que, corps matériels, les tournolements de notre globe parmi les révolutions sidérales.

Saint Augustin, instruit par Platon, écoutait dans le silence de la Nuit d'Ostie, la métapho-

rique harmonie des mondes. Le Psalmiste, instruit par son cœur, entendait les cieux chanter la gloire de leur Maître, le jour la répéter au jour, et la nuit en informer la nuit.

Mais qui perçoit le cri de douleur de la création, violentée dans son obscure mais droite conscience, détournée dans sa marche de retour vers son Créateur ?...

qui la sent révoltée de livrer aux vaines fantaisies, aux passions dépravées, aux viles satisfactions, aux vices corrupteurs de l'homme, les biens et les forces qu'elle tient de Dieu pour lui en rendre grâce et gloire ?...

qui l'entend gémir comme une mère de se voir condamnée à coopérer au châtement de son Roi prévaricateur, en se couvrant de ronces et d'épines, en durcissant sa glèbe sous le soc, en refusant au labeur de son Maître indocile la rosée du matin et la chaleur du midi ?... en multipliant les peines et les épreuves de son Pontife déchu, au lieu de lui présenter, joyeuse et féconde, le Pain et le Vin, matière du Sacrifice ?

De qui le cœur est-il assez pur, l'oreille assez vidée des vaines clameurs assourdissantes de la convoitise humaine et de la passion ?...

Le cœur du Pauvre, l'oreille du Pauvre.

Saint Paul saisit, il entend, il comprend l'universelle angoisse de la création. Ha ! la sagesse grecque ne lui en impose pas, avec sa conception

d'un Cosmos figé dans une inaltérable perfection d'Idees ou de Formes ; où ce que nous appelons Bien et Mal ne sont que les éléments d'une harmonie indéfectible... Partout, au contraire, il voit l'œuvre originelle et sainte conçue par Dieu et par lui réalisée dans son Christ, bouleversée et souillée par l'infidélité, l'indocilité et le péché de l'homme ; frappée d'anathème et de caducité ; soumise contre son gré au désordre ; ne présentant plus que l'aspect d'une tuerie, d'un carnage, d'une barbarie triomphant sur les ruines du plan divin.

Mais il sait aussi que le Christ est venu, qu'il a purifié toutes choses, celles de la terre comme celles du ciel, les réconciliant à Dieu dans son Sang ; et que son dessein est leur Restauration, leur Récapitulation, leur Parachèvement en Lui ; pour quoi il l'a appelé, lui, Paul, à l'apostolat et à l'évangile.

Dans quelle mesure François entre-t-il, quant à cette doctrine, dans les pensées, les désirs, les sentiments de Paul ?

On sait qu'il est un lecteur assidu des Epîtres ; qu'il en retient, dans sa mémoire fidèle et féconde, les enseignements ; qu'il a de la sagesse de Paul une connaissance non plus littérale, livresque, mais assimilée, active, vivante. C'est de Paul qu'il a reçu sa chère devise : « la très haute pauvreté » (1).

(1) 2 Cor., 8/2.

On sait aussi que presque partout et toujours, l'expérience spirituelle de François, et ses idées, et ses jugements, peuvent s'exprimer par des formules empruntées à saint Paul. Par exemple :

« Je sais me priver comme je sais être à l'aise. En tout temps et de toutes manières, je me suis initié à la satiété comme à la faim, à l'abondance comme au dénûment » (2).

« Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ » (3).

« Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (4).

« Je porte dans mon corps les marques de Jésus » (5).

« Je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi » (6).

« Pour moi, la vie c'est le Christ » (7).

François a certainement lu et relu le passage, cité en texte, de l'Épître aux Romains, utilisé dès lors par la Liturgie. Il ne se peut qu'il n'en ait été frappé, qu'il ne l'ait souvent et profondément médité. Pouvons-nous, au-delà, supposer qu'il s'en soit inspiré dans son attitude envers les créatures

(2) Phil., 4/12.

(3) Gal., 6/14.

(4) 1 Cor., 2/2.

(5) Gal., 6/17.

(6) Gal., 2/20.

(7) Phil., 1/21.

de Dieu ? Il n'est pas nécessaire de conclure maintenant.

Quelle fut en effet, envers les choses inanimées ou muettes, la manière d'agir de saint François ?

Saint Bonaventure a écrit que « François se faisait de tout être un échelon pour s'élever à Dieu ».

Cette utilisation ascensionnelle nous paraît toute simple aujourd'hui ; et peut-être ignorons-nous que c'est précisément la spiritualité franciscaine qui l'a vulgarisée, sous la conduite de ce même saint Bonaventure, dont l'*Itinéraire de l'âme à Dieu* en trace la méthode. Elle parut à l'époque de François une grande nouveauté, non indemne de suspensions.

L'aurore du XII^e siècle, qui est pour nous celle de temps nouveaux, se lève en effet après la longue nuit des siècles qu'on a justement surnommés *siècles de fer*. Sur les ruines de l'Empire carolingien, la féodalité avait instauré un régime — inévitable peut-être — de brutalité, où la force créait le droit. L'Eglise elle-même, malgré les efforts des saints qui ne lui ont jamais manqué, n'avait pas échappé aux nécessités de ces âges de violence ; compromise par les tyranniques excès du pouvoir temporel avec lequel sa partie était liée, elle avait vu les classes populaires se soustraire à son enseignement et à sa régie, et suivre de soi-disant prophètes d'un ordre nouveau,

généreux peut-être mais ignorants, et d'une ignorance qui les jetait à l'hérésie.

Ce sont des faits que nous ne méconnaissons pas ; les biographes de saint François et de saint Dominique nous les ont racontés, pour nous faire comprendre la nécessité de l'apostolat et des œuvres des deux saints parmi les populations du Sud de la France et du Nord de l'Italie, où pullulaient sous divers noms des sectes plus ou moins apparentées au Manichéïsme. Or le Manichéïsme maudissait la vie et toute créature qu'il déclarait contaminée par le péché.

Doctrines de désespoir et conséquemment de débauche. Elle est très ancienne et antérieure à Manès (mort vers 274) qui lui a laissé son nom. Essentiellement elle se donne comme la solution de la question douloureuse et toujours pressante de l'existence du mal. Elle prétend l'expliquer par l'antagonisme de deux dieux ou principes, l'un bon et l'autre mauvais ; le bon, créateur des esprits ; le mauvais, corrupteur de l'œuvre du premier et auteur de la *matière*, c'est-à-dire du monde terrestre et spécialement du corps humain.

A ce dualisme, on rapporte toutes les théories, assez diverses, qui sont basées sur l'existence de deux principes en conflit. On le retrouve dans l'ancienne religion des Perses dont Manès s'est inspiré ; on en suit le cheminement à travers l'histoire, dans le haut moyen âge, dans la période qui nous occupe, et jusque de nos jours. Saint

Augustin s'était laissé séduire un temps par ses spécieuses facilités d'explication. Converti, il ne cessa pas de lui opposer la vérité révélée de l'unique Dieu bon, soutenant de la force de sa grâce l'homme déchu en Adam, mais resté libre et capable du salut.

Appuyés sur cette même doctrine, Conciles et Papes ont poursuivi le Manichéïsme, sans cesse renaissant, de leurs réfutations et de leurs anathèmes; les princes le combattirent à main armée comme un péril social, car il détruisait les bases de la famille et de la société.

Cependant, à l'époque où parurent Dominique et François, il séduisait encore la plèbe ignorante par l'ascétisme rigoureux de ses *parfaits*, qu'elle opposait à la vie plus facile des clercs et des moines. Les fondateurs des deux nouvelles milices comprirent qu'aux réfutations doctrinales il fallait joindre l'apostolat de l'austérité; ils n'y firent pas. Mais ils ne tombèrent point dans un contraire excès.

En effet, comme il arrive souvent parmi les hommes voués à la controverse, par réaction contre des abus réels les réformateurs orthodoxes s'étaient laissés entraîner à promouvoir une rigueur d'ascétisme semblable, en pratique, à celle qu'aux hérétiques inspiraient leurs erreurs.

Sans doute, ils ne méconnaissaient pas l'origine divine de la nature matérielle; mais ils jugeaient celle-ci perfide et dangereuse, et le

mieux qu'on pût faire, selon leur sentiment, était de s'abstenir le plus possible de son usage.

La défiance et le tremblement résument l'ascétique de ces siècles, comme en témoignent les écrits que nous en avons conservés. Pour éviter de tomber dans les pièges que de toute part le démon caché sous les apparences des créatures tend à l'âme religieuse, celle-ci doit se rendre aveugle, sourde, insensible. Saint Bernard lui-même ne connaît la nature que pour s'en détourner ; à ses sens mortifiés, le monde n'existe plus que comme le cadre de son activité, ou comme le symbole des biens célestes.

Quelque divergents que fussent en théorie leurs mobiles, on voyait des deux côtés, orthodoxe et hétérodoxe, les *purs* s'abstenir de l'usage des choses, se refuser à toutes joies même innocentes.

Pourtant saint Paul avait déjà connu ces erreurs, et contre elles il avait prémuni ses fidèles.

Il dit aux Colossiens :

« Ces sortes de règles peuvent faire figure de sagesse par leur affectation de religiosité et d'humilité qui ne ménage pas le corps ; en fait elles n'ont aucune valeur pour l'insolence de la chair...

(Celui qui les pratique) donne toute son attention aux choses qu'il a vues, bouffi qu'il est

d'un vain orgueil par sa pensée charnelle, et il ne s'attache pas à la Tête, dont tout le Corps tout entier reçoit nourriture et cohésion...

Dès lors, que nul ne s'avise de vous critiquer sur des questions de nourriture et de boisson. Tout cela n'est que l'ombre des choses à venir. Mais la réalité, c'est le corps du Christ » (8).

Et plus tard à son disciple Timothée :

« L'Esprit dit expressément que, dans les derniers temps, certains renieront la foi pour s'attacher à des esprits trompeurs et à des doctrines diaboliques, séduits par des menteurs hypocrites... qui interdisent le mariage et l'usage d'aliments que Dieu a créés pour être pris avec action de grâces par les croyants. Car tout ce que Dieu a créé est bon et aucun aliment n'est à proscrire, si on le prend avec action de grâces : la parole de Dieu et la prière le sanctifient » (9).

L'apôtre ici fait écho au Sage :

« Dieu n'a pas fait la mort,

Il ne se réjouit pas de la perte des vivants.

Il a tout créé pour que tout subsiste;
les créatures du monde sont salutaires,
en elles il n'est point poison de mort,
et l'Hadès ne règne pas sur la terre;
car la justice est immortelle » (10).

(8) Col., 2/16-19, 23.

(9) On trouve la même doctrine exposée d'un point de vue différent dans Rom., 14; 1 Cor., 8 à 10; Tite, 1/14-16.

(10) Sap., 1/13-15.

Puisque tout vient de Dieu par le Christ, tout est bon, pur, saint et sanctifiant. Rien n'est un piège tendu à la faiblesse des hommes. Si le péché d'Adam a soumis la créature à la vanité, la grâce du Christ, qui a surabondé où avait abondé la faute, a rendu possible son usage dans la vérité et la justice, et ainsi préparé sa restauration dans l'ordre originel. Les biens auxquels s'attache le pécheur au mépris des enseignements du Sauveur sont des biens réels, et son péché ne les dévalorise pas : toute œuvre de Dieu est en soi bonne et valable. C'est seulement par relation aux biens supérieurs auxquels ils sont préférés qu'ils deviennent non pas mauvais, mais nuisibles à l'auteur de cette préférence injuste : les biens matériels par rapport aux corporels : ceux-ci par rapport aux biens de l'âme, honneurs, amours, savoirs ; et ces derniers par rapport aux biens spirituels, grâces et dons de Dieu, à plus forte raison Dieu lui-même, suprême Objet de tout commandement. Mais utilisée dans son ordre et selon sa valeur hiérarchique, toute chose créée est digne de l'estime et de l'amour des enfants de Dieu.

Saint François l'a compris. Quand il relisait les paroles de l'Apôtre sur lesquelles nous avons appuyé nos considérations, certainement il devait goûter la raison par quoi saint Paul proclame la bonté des choses, et qui est leur rapport au Christ, au Chef dont tout le corps dépend dans son harmonieuse croissance, à l'Archétype qui est la réalité dont l'Univers est le symbole,

l'ombre, le signe : car le monde est adapté au Verbe de Dieu, et les choses visibles aux invisibles (11). Il se rappelait aussi, toujours guidé par l'Apôtre, les mystérieuses préfigurations des Livres saints (12) qui montrent le Christ comme l'artisan, l'ordonnateur de l'œuvre de Dieu, le Principe de la création et comme l'*âme du monde*.

En Jésus-Christ, il voit l'immense bonté de Dieu, la libéralité gratuite du Père qui donne à tout être l'existence, le souffle, le mouvement ; il sent la fraternité des choses...

En Jésus-Christ, Premier-Né de toute créature, il voit aussi le Médiateur de récapitulation des êtres terrestres et célestes, qui recevront en lui leur accomplissement.

Il se sent donc en sécurité dans cet Univers fraternel !

Ah ! certes, il n'est parvenu à cette pleine liberté des enfants de Dieu que par une préalable discipline de tous ses sens et de toutes ses facultés ; il a d'abord pratiqué un ascétisme sans relâche et sans faiblesse ; il a porté dans sa chair la mortification de Jésus-Christ ; il a achevé pour sa part ce qui reste à compléter des souffrances du Sauveur ; mais ce ne fut jamais dans un esprit de défiance ou de mépris de l'œuvre divine ;

(11) Héb., 11/3.

(12) Prov., 8 ; Sap., 7.

ce fut dans un amour exalté qui le portait à s'unir à son Maître crucifié ; et celui-ci répondit aux vœux de son disciple en contresignant, des Stigmates de sa Passion, une chair déjà consumée par les austérités et les infirmités.

Or la Pauvreté fut ici son éducatrice et sa caution.

Pauvre, François n'avait rien à perdre ni rien à craindre au milieu des créatures ; il n'avait pas non plus le désir de rien en posséder, de rien en soustraire à l'usage commun pour sa commodité personnelle. Aussi n'est-il l'esclave de rien. Il a conquis sa liberté, il la conserve et la préserve ; car celui-là s'asservit qui se rend quelque chose nécessaire.

Il se sait Fils, héritier de Dieu, cohéritier du Christ. En lui la création n'attend plus en vain la manifestation des enfants ; elle n'a plus à gémir d'être par lui soumise à la vanité : il a appris à user des choses comme n'en usant pas, les yeux fixés sur les exemples de son Maître.

Il considère Jésus, Homme-Dieu, ayant pris rang entre ses créatures, conversant parmi les hommes, en tout semblable à l'un d'eux et aux plus petits.

Il le voit donc, se servant comme les autres hommes pour l'entretien de son existence, des objets familiers, des aliments, des outils, des matériaux que lui fournit la commune terre ; res-

pirant l'air commun, dans la commune lumière du soleil, mais avec un infini respect de l'œuvre divine et de la nature individuelle de chaque chose; avec patience et douceur à l'égard des lois physiques auxquelles il s'astreint à obéir, quand il n'a pas, rarement, à les soumettre à son autorité; gardant l'usage normal, modéré, détaché, de tout ce que nécessite sa subsistance et sa condition.

François contemple, il admire, il adore.

Car en cet artisan doux et humble, il sait que subsiste la Sagesse qui a prédestiné chaque être, lui fixant son rang, son heure, son destin... et l'Amour qui accomplit son dessein... Il sait que veille l'Intelligence des voies des êtres jusqu'à l'Etre et qu'agit le Vouloir, qui ramène les créatures au Créateur.

Il sait que l'Homme Jésus-Christ, Fils éternel du Père, Médiateur entre Dieu et les hommes, est dès lors le Pontife de toute la création, et comme le dira l'un des siens, théologien du Verbe Incarné, *l'agrafe* des œuvres de Dieu à Dieu...

François contemple, il adore, il admire; il se voue à imiter son Maître, Dieu vivant parmi les hommes et se soumettant à avoir besoin des choses auxquelles sa Puissance, sa Sagesse, sa Bonté a communiqué l'être, le mouvement, la vie... pauvre entre les pauvres...

Sa foi s'exalte en admiration, en respect, en soumission, à l'égard de cette manifestation des

attributs du Créateur qu'est la création, dans sa structure et dans ses lois ; particulièrement de sa Bonté envers lui François et envers tous les êtres.

Son espérance, qui est l'espérance commune du monde, règle pour lui l'usage des choses visibles selon l'ordre divin, car il ne veut plus s'en servir que pour la gloire de leur commun Auteur, et son salut et celui de ses frères. Cette espérance le convie à se désapproprier, à renoncer à toute cupidité, à tout désir de cupidité, de domination, de violence sur les êtres ; elle le porte à prêcher la Pauvreté, c'est-à-dire à manifester l'impiété de l'accaparement des ressources, des richesses créées pour tous, au-delà de toute utilité réelle, au détriment de la communauté humaine, qui était le scandale de son temps comme il l'est du nôtre.

Il allait plus loin, d'exemples et de paroles ; il condamnait tout usage, déréglé, abusif, criminel : l'avarice, la prodigalité, les destructions injustifiées, la cruauté, particulièrement envers les animaux.

Mille traits de sa délicate charité se pressent ici dans notre mémoire, qui prennent soudain leur véritable signification, celle du respect des êtres : attentions autrement singulières, excessives, non plus envers les hommes, pauvres, lépreux, pécheurs ; mais envers les oiseaux, les agneaux, les bestioles, un ver de terre qu'il dépose sur le bord du chemin pour qu'il ne soit pas foulé

par un pied inattentif ; mais encore envers les choses, les arbres auxquels il faut laisser des sur-geons et l'espoir de reverdir ; le feu qui a pris à son manteau et qu'on ose à peine éteindre ; l'eau qu'il ne faut pas jeter à terre, où elle serait piétinée...

Mais plutôt que de nous égarer dans ces exquises anecdotes, relisons — et si nous le pouvions, il faudrait la chanter — relisons ici, car c'est bien le lieu, sa louange à Dieu pour toutes ses créatures, que nous appelons plus commodément le *Cantique de notre frère messire soleil* :

« Très Haut, Tout-Puissant, bon Seigneur,
à toi sont les louanges, la gloire, l'honneur
et toute bénédiction.

A toi seul, Très Haut, ils conviennent,
et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
avec toutes tes créatures,
spécialement messire le frère Soleil,
par qui tu fais le jour et nous éclaires.

Et il est beau
et il rayonne à grande splendeur :
de toi, Très Haut, il est le signe.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour sœur Lune et les Etoiles :
dans le ciel tu les as formées,
claires, précieuses et belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour frère Vent,

et pour l'air et le nuage,
le serein et tout temps,
par lesquels à tes créatures
tu donnes le soutien.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour sœur Eau,
qui est fort utile et humble,
précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour frère Feu,
par qui tu nous éclaires la nuit :
il est beau et joyeux,
robuste et puissant.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour notre maternelle sœur la Terre,
qui nous porte et nous mène,
et produit la variété des fruits
avec les herbes colorées et l'herbe.

Louez et bénissez mon Seigneur,
et remerciez-le et servez-le
avec grande humilité » (13).

N'entendons pas dans cette Laude la simple prosopopée, même sublime, d'une âme lyrique et qui s'exalte !... Elle est tout autre chose : comme le Cantique des Trois Hébreux dans la fournaise, elle est, proférée par l'Homme-Pontife de la création, véridiquement l'hymne religieuse des créa-

(13) *Opusculs de saint François*, pp. 310-314. (Editions Franciscaines.)

tures à leur Auteur : la Prière, adoratrice, eucharistique, aimante, *de la nature universelle*.

Quelles seraient les résolutions du pauvre en esprit ?

A l'exemple de son Père le séraphique François, qu'il veuille :

— regarder d'un œil compréhensif et fraternel tous les êtres créés par Dieu dans son amour : choses, bêtes et gens, selon l'ordre de la charité et la hiérarchie des valeurs indiquée par Dieu lui-même ;

— user du monde comme n'en usant pas, dans la mesure large et joyeuse de ses divers besoins d'esprit, d'âme et de corps ; savoir se restreindre par discipline, se priver par charité, partager son abondance, donner de son nécessaire, s'interdire tout mésusage, gaspillage, cruauté ;

— ne pas se plaindre du libre jeu des éléments, ni de la pénurie de ses ressources ; heureux de suivre, pauvre par amour, un Dieu fait pauvre pour l'amour de nous ;

— inviter tous les êtres à bénir leur Auteur ; prêter sa voix à la nature muette pour le glorifier ; ce que nous faisons par la prière liturgique.

Ainsi pauvres à l'exemple de François, de la Vierge Marie, de Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous mériterons d'entendre et de comprendre, et

d'exprimer pour notre part, le gémissement de la création assujettie malgré soi à la vanité ; d'attendre avec elle sa délivrance, de travailler à son affranchissement par la manifestation des Enfants de Dieu.

Tel est en face de l'Univers, le grand espoir qui soutient et soulève, jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous, le Pauvre de désir.

THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY

CHICAGO, ILL., MAY 1, 1914
Vol. 11, No. 19
PUBLISHED BY THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
535 N. Dearborn St., Chicago, Ill.
Subscription price, \$5.00 per annum in advance.
Single copies, 15 cents.

Entered as Second-Class Matter, May 26, 1911.
Postpaid.
Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917.
Postage paid at Chicago, Ill.

LE PAUVRE EN FACE DE SOI-MÊME

« Si quelqu'un estime être quelque chose alors qu'il n'est rien, il se fait illusion. »

(Gal., 6/3).

Voici l'effort le plus ardu qu'exige de son amant François la Dame de Pauvreté ;

voici l'assertion la plus paradoxale de toute la doctrine de Jésus-Christ, Dieu fait homme, homme appauvri de son humaine personnalité ;

voici la condition la plus indiscutable et la moins acceptée de toute l'économie du Salut :

ETRE PAUVRE DE SOI EN SOI.

« C'est ici mon amertume la plus amère » (1).

(1) Isaïe, 38/17.

Car pour être pauvre de soi en soi, il ne s'agit pas seulement de consentir à n'être rien, et ensuite de ne rien vouloir et de ne rien faire ; cette inertie ne passerait pas l'intelligence et la capacité d'un homme : un Allemand, Schopenhauer, s'est acquis un nom de philosophe en érigéant en système — au moins théorique — la paresse de vivre.

Mais savoir, reconnaître, expérimenter qu'on n'est, de soi et par soi, *rien*, et quand même vouloir vivre et agir comme si l'on était quelqu'un et que l'on pût quelque chose, voilà le grand et le difficile. Car on ne vit et on n'agit plus ni par soi ni pour soi ; on vit, on agit, par Dieu et pour Dieu, pour le prochain ; on vit, on agit par docilité, par correspondance de vie et d'action, par collaboration d'esprit et de cœur et d'œuvre, avec Celui en qui on se sait avoir l'être, le mouvement, la vie.

Voilà ce qu'a d'abord fait Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous donnant l'exemple et l'enseignement ; voilà ce qu'à sa suite, à son exemple et par sa grâce, a réalisé notre Père saint François ; voilà ce que nous avons nous-mêmes à accomplir et imiter.

Oui, nous-mêmes, indispensablement, et prenons-le :

non seulement en qualité de disciples de saint François, par choix, par dévotion particulière et dès lors facultative ;

non seulement en qualité de disciples de Jésus-Christ ; et ainsi par nécessité de salut ;

mais *absolument*, en qualité de créatures ; et donc selon notre condition foncière d'essentielle dépendance envers notre Créateur : car si quelqu'un se croit être quelque chose, il se séduit, il s'abuse lui-même, n'étant *rien* ; sinon par don gratuit et participation dont il est comptable et responsable.

Il est à peine explicable que nous soyons, sur ce point cependant capital, d'une si totale ignorance ! C'est la loi même de notre existence ; elle nous est moins connue, moins présente à l'esprit ; elle est moins familière à notre activité quotidienne, que telle ou telle pratique de dévotion sans attache immédiate à la doctrine, sans conséquence pour notre salut ou même notre progrès spirituel. A la racine même de notre vivre et de notre agir, se trouve la pauvreté de soi, dépendance irrémissible de Dieu, privation absolue du nécessaire ; et jamais nous n'y pensons ! Toujours et partout nous nous comportons comme riches et libres de nous-mêmes.

Très probablement, à entendre l'Apôtre nous avertir *que celui qui se croit quelque chose s'abuse, n'étant rien*, nous l'avons écouté comme nous conseillant l'humilité, puisqu'il ajoute (2) : « que chacun examine sa propre conduite et

(2) Gal., 6/4.

alors il trouve en soi seul et non dans les autres l'occasion de se glorifier ».

Nous n'avons certes pas compris qu'il nous ramenait à la profondeur de notre néant.

Enfonçons-nous dans cet abîme. Reprenons pour les méditer les assertions de ce rapide exposé.

Etre pauvre de soi en soi est le plus difficile effort qu'exige Dame Pauvreté de son féal Chevalier.

Etre pauvre de soi devant Dieu, par l'acceptation de sa dépendance, par l'humilité foncière, par la faim et la soif de la justice, par les larmes du repentir et de l'abandon... certes, c'est grand !

Toutefois n'y jouit-on point dès ce monde, de la contre-partie d'une assurance fondée d'être consolé, rassasié, relevé et chéri comme un fils ?

Etre pauvre de soi devant le prochain, par la douceur, la bénignité, la mansuétude, le service... n'est pas non plus sans noblesse ; mais n'y reçoit-on pas cette compensation de l'autorité secrètement exercée et de la puissance suppliante : Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre ?...

Etre pauvre devant les choses, les richesses de l'univers, en user comme n'en usant pas, pour la louange de Dieu, pour l'extension de son règne, pour l'œuvre du salut..., c'est aussi beau

que rare, sublime autant qu'incompris ; à cette pauvreté de désir cependant une royauté est promise et déjà donnée, par la maîtrise du monde et de ses concupiscences...

Encore peut-on être pauvre devant Dieu, et pauvre devant les hommes, et pauvre devant l'Univers, sans s'être vraiment appauvri de soi, sans renoncer en réalité à soi, en restant riche et propriétaire de soi...

Il vous paraît étonnant, et de fait il l'est, que l'homme puisse détourner à son profit et posséder comme un bien propre, et le salut de Dieu, et le service du prochain, et l'usage des choses dont il a abdiqué le domaine... Oui ! C'est étonnant, mais non pas impossible ; et il ne faut qu'y réfléchir — moyennant peut-être la « lumière du cœur » (3) — pour admettre qu'en effet, par les subtils retours dont la nature déchue est capable et coutumière, la cupidité peut s'exercer jusque dans l'abnégation, le zèle, la piété.

Oui ! Je puis honorer Dieu, le louer, lui obéir, et que ce soit non pas pour sa gloire toute pure et sa dignité infinie, mais parce que c'est l'unique et irremplaçable moyen d'obtenir *ma* perfection et d'atteindre *ma* béatitude ; ou moins grossièrement, d'acquérir un titre à *ma* justification. Pour révoltante que paraissent ces illusions, la première est fréquente parmi *les enfants spirituels*.

(3) Ephés., 1/18.

Saint Paul a poursuivi toute sa vie la seconde, qu'on appelle l'erreur judaïque. Les purifications passives dont parlent les mystiques, saint Jean de la Croix entre autres, ne seraient pas si cruelles et pénétrantes, si la pureté d'intention, c'est-à-dire la pauvreté de soi devant Dieu, était une disposition commune. *L'Imitation* (4) relève les signes des âmes, qu'elle nomme plus haut *propriarii, sui-ipsius amatores, cupidi*, propriétaires, amantes de soi, cupides (5).

De même je puis me vouer au service du prochain, accepter sans broncher ses injures et ses reproches, par un secret dessein qui cherche dans la patience et dans ce service le moyen d'être estimé, admiré, écouté, et finalement de dominer. Et ce faisant, ne peut-on d'ailleurs penser qu'on obtient la béatitude promise en maints endroits par les Ecritures : « les doux posséderont la terre » ? (6).

Notre-Seigneur (7) et saint Paul (8) nous présentent en effet des hommes d'œuvres, des thau-maturges qui ont, au nom de Jésus-Christ, prophétisé, exorcisé, opéré des miracles, sans doute avec succès et édification du prochain ; qui ont distribué leurs biens aux pauvres, qui se sont,

(4) Livre III, ch. 54.

(5) Livre III, ch. 32.

(6) Psaume, 36/11.

(7) Mt., 7.

(8) 1 Cor., 13.

comme l'on dit : jetés dans le feu pour le service d'autrui... et qui cependant sont rejetés. Faute ici d'obéissance, là de charité; soit donc encore de pureté d'intention, de pauvreté d'eux-mêmes.

Enfin ne peut-on s'abstenir des choses de ce monde par singularité, par superstition, par recherche de vaine gloire ? « Il en est beaucoup, dit saint Grégoire, qui affligent leur corps par l'abstinence, mais qui briguent par leur austérité les faveurs humaines » (9). Il parle ainsi à propos des vierges folles (10) qui avaient cherché dans l'état de virginité la gloire mondaine plus que la gloire du Christ.

Saint Augustin condamne aussi certains ascètes qui par la sordidité de leur vêtement tendaient à capter l'admiration et les aumônes du peuple. Semblablement, saint Jérôme, au sujet des Apôtres, enseigne que ce n'est pas d'avoir renoncé à ce qu'ils possédaient qu'ils sont bénis de leur Maître et qu'ils seront par lui récompensés — car après tout, dit-il, Cratès-le-Philosophe en a fait autant — mais de l'avoir suivi, se renonçant eux-mêmes.

Les Pères n'ont donc pas ignoré cet instinct de la nature qui se recherche et se ressaisit elle-même en toute bonne œuvre et sous son couvert.

(9) Homélie, 12.

(10) Mt., 25.

Après eux les Maîtres spirituels ont longuement insisté sur le sujet. Mais n'eût-il pas suffi de rappeler les monitions de Jésus aux Pharisiens ?...

En tout cas ce que nous avons dit nous permet de conclure que seule la pauvreté de soi en soi donne à toute autre pauvreté sa vraie valeur.

Peut-être, dit encore saint Grégoire, ne faut-il pas à l'homme faire un effort démesuré pour délaisser ses biens ; mais se délaisser soi-même exige un immense labeur. Il est de peu de renoncer à ce qu'on a, tandis que renoncer à ce qu'on est est très grand. C'est bien l'amertume la plus amère.

Cependant elle n'est pas sans douceur et sans fruit ! Le texte d'Isaïe porte en effet : « Voici que (se change) *en paix* mon amertume très amère » : en paix, en joie, car elle fait entrer l'âme dans la vérité, dans *sa* vérité, dans la vue de Dieu : Bienheureux les cœurs purs, dépouillés, appauvris d'eux-mêmes. Oui ! C'est s'abuser soi-même, se séduire, se jeter dans l'illusion et dans l'erreur, que se croire quelque chose alors qu'on n'est rien. C'est au contraire entrer dans la vérité de son être et de sa vie, c'est purifier son esprit de toute erreur et de toute illusion, c'est se rendre digne et capable de voir Dieu en toute chose, et dans le prochain et en soi, que savoir par la foi, reconnaître par la raison, expérimenter par la pratique quotidienne, que l'on ne possède rien, que l'on n'a rien, que l'on n'est rien, ni de soi, ni

par soi, ni en soi ; et que tout ce que l'on fait, tout ce que l'on a, tout ce que l'on est, dépend et découle d'un don purement gratuit de Dieu...

Or savoir suffit-il ? Suffit-il d'avouer comme une conclusion rationnellement déduite, et même vérifiée par l'expérience, son absolue indigence et sa dépendance universelle, pour aussitôt entrer dans la vérité de son être et de sa vie et mériter d'y voir Dieu ? Il serait trop facile ! A la pureté de l'œil intérieur, qui est celle de l'esprit, il faut ajouter la pureté du cœur, puisque c'est aux cœurs purs que Dieu se révèle ; que ce sont les yeux illuminés du cœur (11) qui le peuvent voir et contempler.

Cette pureté de cœur, comment s'opérera-t-elle, sinon par la mise en œuvre, l'acceptation efficace, opérante, pratique, de la notion acquise et reçue par l'esprit ?...

Il s'agit donc d'accepter son être et sa vie comme une pure et gratuite aumône de Dieu. Aumône est la traduction, par le latin *eleemosina*, d'un mot grec qui signifie miséricorde, pitié, compassion.

Pitié de Dieu, mon être et ma vie ; aumône de Dieu, tout ce que je suis, et tout ce que j'ai : miséricorde, toute mon existence, avec toutes ses conditions multiples de temps et de lieux, de richesse ou d'indigence, de santé ou de maladie, de douleurs et de joies, de facilités et de diffi-

(11) Ephés., 1/18.

cultés, de situation de famille, de relations, et le reste...

Oh ! Que cette acceptation me mène loin !

Car il ne me suffit pas de considérer l'aumône de Dieu comme le don matériel, même abondant, intelligent et cordial, dont un riche va gratifier un pauvre ; et qui laisse l'un et l'autre ce qu'ils sont foncièrement ; la relation du donataire au donateur n'atteignant l'être et la vie d'aucun d'eux.

Dieu s'est mis lui-même dans sa miséricorde. Aussi toutes les conditions et les événements et les progrès de ma vie, je dois y voir l'accomplissement d'un dessein électif qu'en faveur d'un fils chéri a formé un Père puissant, sage et bon.

Chaque élément de mon être et chaque incident de ma vie a donc le *sens d'un choix*, conforme à mon vrai destin, accordé à mes vrais besoins, à mes réelles capacités, comblant mes désirs fonciers ; aussi dois-je moi-même consentir à ce choix de Dieu, le ratifier par une acceptation généreuse, joyeuse s'il m'est possible, en tout cas confiante, « *par réelle préférence de cœur* ».

C'est-à-dire : que je choisisse moi-même pour moi, ce que Dieu m'a choisi, et que je sois disposé à refuser, si ce m'était possible, toute autre chose qui m'eût plu davantage, mais que Dieu

n'a pas jugée opportune ou utile à mon destin total que lui seul connaît.

Oui, je dois; oui, je veux, à ce choix de mon Père et de mon Dieu, m'accorder sans plainte, sans révolte, sans volonté contraire... ce qui ne signifie pas sans souffrance, sans anxiété, sans effort — car nous sommes au lieu de l'épreuve; et la foi resterait sans objet, si elle ne nous soutenait pas dans la contemplation de l'invisible; si elle n'avait pas à affermir, dans leur réalité préférée à celle des biens apparents, les biens inévidents que nous espérons (12).

Or cette équitable distribution des dons de Dieu, je puis et je dois y consentir et l'accepter quand il s'agit d'autrui aussi bien que pour moi-même. Et ce n'est pas non plus « un jeu d'enfants » (13).

Car ici la jalousie et le scandale viennent corroborer mon secret instinct de cupidité.

Un texte obscur de saint Paul (14) nous prémunira contre la jalousie : « N'imitons pas, dit-il, ceux qui se comparant à autrui se recommandent eux-mêmes; mais nous mesurant et nous comparant nous-mêmes à nous-mêmes » (remercions Dieu, le glorifiant et nous humiliant). C'est-à-dire : ne disons pas : « J'aurais mieux mérité

(12) Héb., 11/1.

(13) Imitation, Livre III, ch. 32.

(14) 2 Cor., 10/12.

tel bienfait, j'en eusse mieux profité ». Qu'en savons-nous ? En effet ce qu'on appelle BIEN n'est pas BON-EN-SOI, mais seulement selon l'ordre de Dieu et relativement à son usage, conformément à ce que dit saint Mathieu des talents : « A chacun suivant ses capacités » (15).

N'aurions-nous jamais constaté par notre expérience, que le refus d'un objet ardemment convoité tournât à miséricorde, tandis que l'octroi d'un autre, que la prière avait comme arraché à Dieu, n'apportât avec sa possession qu'humiliations et douleurs ?

Et le scandale ?...

« Faut-il que tu sois jaloux parce que je suis bon ? N'ai-je pas le droit de disposer de mes biens comme il me plaît ? (Or) il me plaît de donner à ce dernier venu autant qu'à toi. Prends ce qui te revient et va-t'en. Mon ami, je ne te lèse en rien » (16). Ainsi parle le Maître de la vigne à l'adresse des murmureurs qui se scandalisent du bien d'autrui.

Mais il nous arrive de nous scandaliser aussi de ses épreuves, bien que nous n'ayons pas personnellement à en souffrir... L'épreuve du prochain, comme la nôtre, fait partie du choix de Dieu en faveur de son élu. A celui qu'il éprouve, il accorde en même temps la grâce d'accepter la

(15) Mt., 25/15.

(16) Mt., 20/13-15.

volonté divine et de la porter. Cette grâce nous manque, à nous qui n'avons que celle de regarder et de compatir : celle aussi de prier pour notre frère afin que sa foi ne défaille pas, et dont peut-être nous ne songeons pas à user. Prenons donc ce qui nous revient et allons en paix.

Par toutes ces réflexions nous pouvons connaître à quel point nous sommes en réalité détachés et appauvris de nous-mêmes.

Et cependant la nécessité d'être *pauvre en soi* reste incontestable. Nous tenons tout de Dieu, l'être, le mouvement, la vie ; nous l'avons longuement médité ; et notre méditation présente nous montre simplement la conséquence logique et la contre-partie de ce que nous a suggéré l'extase de saint François.

« Qui donc te distingue (des autres) ? reprend saint Paul. Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te vanter comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (17).

François acceptait cette vérité, dure et libératrice. Il en vivait, il l'enseignait à ses frères et il exigeait, parfois avec une salutaire rigueur, qu'ils lui conformassent leur pratique.

Voici la cinquième de ses *Admonitions* :

« Considère, ô homme, jusqu'à quel degré de perfection le Seigneur t'a élevé puisqu'il a créé

(17) 1 Cor., 4/7.

et formé ton corps à l'image de son Fils bien-aimé, et ton esprit à la ressemblance de son esprit.

Et cependant toutes les créatures qui sont sous le ciel servent leur Créateur, le connaissent et lui obéissent mieux que toi, chacun selon sa nature.

Bien plus, ce ne sont pas les démons qui l'ont crucifié : c'est toi qui, avec eux, l'as crucifié et le crucifies encore en prenant plaisir au vice et au péché.

De quoi peux-tu donc bien te glorifier ?

Et si tu avais tellement de pénétration et de sagesse qu'aucune science ne te resterait étrangère, si tu savais interpréter les langues et scruter les mystères divins, de tout cela tu ne peux tirer aucune gloire, car le premier venu des démons a pénétré bien plus avant dans la connaissance de Dieu et pénètre maintenant bien plus avant dans celle de ses créatures que tous les hommes réunis, y compris celui qui recevrait un jour de Dieu les lumières particulières de la souveraine sagesse.

De même serais-tu le plus beau et le plus riche des hommes et ferais-tu même des miracles au point de chasser les démons, tout cela se retourne contre toi, tu n'y es pour rien et il n'y a rien là dont tu puisses tirer gloire.

Mais ce dont nous pouvons tirer gloire, c'est de nos faiblesses, c'est notre part quotidienne à

la Sainte Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (18).

Or que d'autres paroles et d'exemples on pourrait citer qui rendent le même son limpide d'une âme déprise de soi !

Telle cette sentence que l'*Imitation* a jugée — rare privilège ! — digne d'être rapportée : « L'homme n'est que ce qu'il est devant Dieu et rien de plus » (19).

Ou cette boutade, notée par Celano : « Ne louez personne de son vivant. Hé ! je puis encore avoir des enfants ! » (20).

Ou cet aveu inscrit par saint Bonaventure : « Si Jésus-Christ avait, au plus scélérat des hommes, montré autant de miséricorde qu'à moi, ce scélérat serait dix fois plus spirituel que moi » (21).

Puis sa repartie au frère Léon d'Assise, qui était de notre extraction, et qui murmurait en son cœur de cheminer à pied, tandis que François était porté par un âne : « Tu as raison, mon frère, lui cria-t-il, c'est à toi de chevaucher... » et il se jeta à bas de sa monture.

(18) *Opuscules de saint François*, p. 23.

(19) *Imitation*, Livre III, ch. 50 ; S. Bon. *Vie de saint François*, ch. 6.

(20) 2 Cel., 133.

(21) 2 Cel., 123. — S. Bon., 6/6.

Et l'autre à frère Massée qui lui avait demandé la cause de son succès sur les foules : « Car tu n'es, disait-il, ni beau, ni noble, ni savant » (ce qu'il était lui-même, dit-on).

« C'est que Dieu n'a rien trouvé de plus vil pour faire éclater sa gloire. » Il était sûr que François ne s'en emparerait pas.

Une autre fois, à quelqu'un qui se scandalisait de tant d'acclamations et d'hommages : « Je trouve, répondit-il, qu'ils n'en font pas assez ». Car en effet c'est Dieu qu'on glorifiait en lui ; et ce paradoxe découvre la profondeur de sa pauvreté en soi : il ne se voyait plus que comme un miroir de la pitié de Dieu, et le reflet lui en paraissait bien pâle.

Quelque autre saint a-t-il imité jusqu'à cet excès la pureté de désappropriation de soi qui marque Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Celui que saint Paul nomme le *reflet* de la Splendeur du Père, l'*Empreinte* de sa Substance, l'*Image* visible de l'invisible Dieu, a en effet ainsi parlé de soi : « Je ne fais rien de moi-même ; je ne dis rien de moi-même ; selon que j'entends je juge ; ma doctrine n'est pas ma doctrine ; mes œuvres sont celles que le Père fait en moi... » (22).

L'Apôtre Paul résume tout en ces mots : « Le Christ ne s'est pas complu en soi-même » (23) ; et

(22) Jo., 8/28 ; 7/16 ; 14/10.

(23) Rom., 15/3.

il en tire les conclusions qui seront celles de ce chapitre :

Si vraiment nous sommes ou voulons être pauvres de nous-mêmes à l'exemple de Jésus, de sa Mère Marie, de son disciple François, nous mettrons à la base de nos relations avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes, notre désappropriation qui nous fera : tenir de Dieu tout avec gratitude et confiance; servir le prochain de nous et du nôtre; choisir notre vie dans la confiance et dans la paix.



RÉCOMPENSE DE LA PAUVRETÉ

« J'ai eu grande joie dans le Seigneur à voir refleurir votre intérêt pour moi; il était bien toujours vivant, mais vous ne trouviez pas d'occasion. Ce n'est pas mon dénûment qui m'inspire ces paroles; j'ai appris en effet à me suffire en toute occasion. Je sais me priver comme je sais être à l'aise. En tout temps et de toutes manières, je me suis initié à la satiété comme à la faim, à l'abondance comme au dénûment. Je puis tout en Celui qui me rend fort. Cependant vous avez bien fait de prendre part à mon épreuve. »

(Phil., 4/10-14).

Ainsi parle saint Paul dans la lettre si pleine d'intimes confidences qu'il écrivit de sa prison romaine aux chrétiens de Philippes de Macédoine. Ceux-ci avaient appris que l'Apôtre, captif

à cause de l'Évangile, manquait à Rome du nécessaire ; et aussitôt retrouvant pour le fondateur de leur Eglise leur ancienne affection et leur dévouement, ils lui avaient envoyé par leur concitoyen, leur évêque peut-être, Epaphrodite, une généreuse aumône collective.

Paul les en remercie et les félicite de leur générosité ; moins semble-t-il à cause du profit matériel qu'il en a personnellement perçu, que de l'abondance spirituelle qu'elle leur revaudra.

Or dans cette confiance faite à des disciples touchant sa science de vivre, l'Apôtre n'a-t-il pas fourni la formule même de la pratique de la pauvreté ? « Je sais me contenter de ce que j'ai, soit peu, soit beaucoup, ma suffisance est dans le Christ ».

En tout cas la liturgie franciscaine l'interprète ainsi. Elle applique ces paroles à saint Pierre d'Alcantara, inimitable imitateur de la pauvreté de son séraphique Père. Nous pouvons donc les appliquer au modèle de saint Pierre et des autres saints de même souche, à ce François d'Assise, dont si souvent déjà et si exactement nous avons pu rapprocher la psychologie de celle de l'Apôtre, et exprimer « l'expérience religieuse » par les paroles et les confidences du « séraphique » Paul.

Empruntons-lui donc encore celles-là. Voyons-y la déclaration du privilège de l'âme pauvre, et la récompense de la pauvreté : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Je puis tout. Et comment ?

Se trouver égale à toute situation d'esprit et de corps, d'abondance ou d'indigence; se satisfaire de ce qu'elle a, n'est-ce pas en effet le privilège et la récompense de la pauvreté? L'âme pauvre est libre. La liberté est la conquête terrestre de la pauvreté.

Heureux les pauvres en esprit, a proclamé le divin Maître, car le Royaume des cieux est à eux! Voilà la béatitude de la pauvreté; et c'est bien une royauté que d'être libre. Or appuyée sur le Christ-Jésus et puissante de la Puissance de Celui qui la fortifie, maîtresse de soi et du monde et de Dieu, l'âme pauvre est libre.

Certes, nous savions que la pauvreté était la pierre fondamentale de la piété franciscaine. Son étude nous a fourni comme une démonstration expérimentale de la richesse de la Pauvreté et, par conséquent aussi, une preuve nouvelle du génie religieux du Pauvre d'Assise qui va ainsi, du premier coup, au cœur de toute question divine et humaine, par son intelligence du Mystère du Christ.

Car c'est bien au Cœur de Jésus que nous a conduits la méditation de la Pauvreté. Pour en venir à la conclusion de notre étude, pour la tourner à la pratique, nous n'aurons pas à chercher de nouvelles considérations, des résolutions nouvelles; il suffira d'unifier tout ce qui a été dit.

D'abord nous ne nous sommes pas fondés sur des abstractions, arrêtés à discuter un système

ascétique. Nous avons constaté que Jésus-Christ Notre-Seigneur a canonisé, dans la première Béatitude, non pas la théorique vertu de pauvreté, mais concrètement, individuellement, personnellement, LE PAUVRE, pauvre en esprit, pauvre de désir.

François lui-même n'a pas prétendu pratiquer une vertu, même excellente, spéculativement considérée parmi d'autres moins essentielles, moins fécondes ; il a suivi Jésus-Christ pauvre, appauvri de tout bien terrestre et jusque de son humaine personnalité.

Car le Pauvre, c'est Jésus-Christ ! Et de là nous avons perçu, dans une lumière étonnante, la réalité secrète des rapports du pauvre avec Dieu, de nos propres rapports avec ce même pauvre : par les considérants du Jugement final, nous avons appris qu'en effet, pour explorer notre foi et notre charité, Jésus-Christ se substitue le pauvre ; dans la parabole du Bon Samaritain, nous nous sommes vu, nous-mêmes, déclarés le prochain de quiconque a besoin de nous, savoir Jésus-Christ encore dans la personne du pauvre.

Ensuite nous avons compris qu'être pauvre est un ÉTAT D'ESPRIT, une tendance, un désir, plutôt qu'une situation matérielle.

Ainsi nul n'est frustré : ni celui qui possède, à condition qu'il possède comme ne possédant pas ; ni celui qui manque et qui pour jouir, si je puis ainsi parler, de la pauvreté du Christ, doit

lui-même accueillir le don de Dieu. L'un et l'autre ne sont pauvres en esprit que par un effort sans doute égal, savoir le riche pour renoncer à sa richesse, le pauvre pour adopter sa pauvreté.

Car être pauvre en ce sens béatifié, c'est accepter son besoin et sa dépendance, en admettre l'origine dans sa condition de créature, en attendre la satisfaction de Dieu, Père commun ; tout recevoir comme un bienfait gratuit, n'user de rien que comme d'un bien commis.

Enfin nous avons médité l'attitude qui caractérise le pauvre devant Dieu, devant le prochain, devant le monde matériel ; et nous avons admis que cette attitude n'est vivifiée et vivifiante que par la pauvreté de soi.

Chemin faisant, nous avons reconnu que selon la promesse du Sauveur la pauvreté impliquait déjà en soi une béatitude, car entièrement dépendante de Dieu dans son être, dans son activité, dans son destin, elle en est payée par la confiance ; dépendante du prochain dans sa subsistance et l'emploi de ses facultés, elle en est payée par l'influence ; dépendante des créatures dans leurs dons, elle en est soldée par leurs services. Et son détachement de soi lui procure la paix.

Pour tout résumer d'un mot qui soit en même temps le germe d'une dernière considération et de nos affections, disons : LE PAUVRE EST LIBRE.

Le pauvre est libre ; car plus rien ne le lie, ne l'attache, ne le retient ; ne le retarde, ne l'inquiète, ne l'épouvante ; ne l'alourdit, ne l'accable, ne le domine ni ne le paralyse... Il a appris à se suffire avec ce qu'il a : est-il dans le dénûment, il y peut vivre ; est-il dans l'abondance, il ne s'en laisse pas absorber ; retombe-t-il dans la détresse, il n'est pas déconcerté ; rassasié, il rend grâces à Celui qui lui permet de manger à sa faim ; affamé, il sait le supporter ; car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole créatrice de Celui qui le soutient dans l'être.

Saint Paul ainsi se complaît dans ses nécessités et ses détresses, non moins que dans ses faiblesses, les opprobres et les persécutions pour le Christ ; car lorsqu'il est faible, c'est alors qu'il se sent fort en Celui qui le fortifie (1).

« Profitable, oui, la piété l'est grandement, dit-il à son disciple Timothée, pour qui se contente de ce qu'il a. Car nous n'avons rien apporté dans le monde et de même nous n'en pouvons rien emporter. Lors donc que nous avons nourriture et vêtement, sachons être satisfaits.

Quant à ceux qui veulent amasser des richesses, ils tombent dans la tentation, dans le piège, dans une foule de convoitises insensées et funestes, qui plongent les hommes dans la ruine et la perte. Car la racine de tous les maux,

(1) 2 Cor., 12/12.

c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi et se sont transpercé l'âme de tourments sans nombre.

Pour toi, homme de Dieu, fuis tout cela. Poursuis la justice, la piété, la foi, la charité, la constance, la douceur » (2).

Ce sont, nous l'avons vu, les vertus du pauvre.

Le pauvre est libre. Quel bien l'enchaînerait, ou quel mal craindrait-il ?

Devant Dieu, ni le poids de ses péchés, ni l'insuffisance et la souillure de ses œuvres, ni ses désirs les plus chers, car ses désirs ne sont plus que ceux de Dieu même : la gloire de son Nom, la venue de son Règne, la docilité à l'Esprit ; et contre ses fautes et ses impuissances, il est bien défendu par les mérites de Jésus-Christ. Quelle liberté pour avancer dans les voies intérieures qui mènent à la sainteté !

Devant le prochain ? Mais il s'est délivré, n'attendant rien et n'ayant rien à perdre, de la nécessité de flatter les uns, de ménager les autres, de se concilier les faveurs, ou de biaiser avec les intérêts en conflit. Quelle liberté pour rendre témoignage à la vérité de Dieu : « La parole de Dieu n'est pas enchaînée » (3).

Devant les choses créées ?... Il s'est libéré de tout dessein d'accaparer, de conserver, d'accumu-

(2) 1 Tim., 6/6-10.

(3) 2 Tim., 2/9.

ler, pour soi, ce que Dieu a mis à l'usage de tous. Quelle liberté pour prêcher à tous la justice et la charité !

Et pour lui-même, puisqu'il a rejeté en Dieu le soin de sa dignité, de sa réputation, de sa destinée ; puisqu'il n'a gardé le souci ni de sa volonté propre ni de sa propre justice, content de la justice qui lui est imputée par Dieu dans son Christ, rien ne peut plus l'arrêter dans son élan. Quelle liberté totale et conquérante !

Pour reprendre les mêmes pensées sous un autre aspect afin de nous en pénétrer davantage, disons encore que le pauvre échappe au triple esclavage que font peser sur les hommes leurs convoitises : le désir de dominer et de paraître, le désir de jouir, le désir de posséder : la superbe qui s'asservit l'esprit, la luxure qui s'asservit le corps, l'avarice qui asservit le cœur aux choses mortes. L'esprit émancipé s'élève à Dieu par l'oraison ; la chair déliée de ses chaînes se purifie dans la pénitence ; le cœur détaché se restreint à l'usage utile.

« L'oiseau se rit de celui qu'il voit lui dresser un piège », dit le Sage, ou plus littéralement : « en vain jette-t-on le filet à la vue de ceux qui ont des ailes » (4). Le pauvre est cet être ailé dont les yeux sont ouverts. C'est en vain que la

(4) Prov., 1/17.

concupiscence tend des pièges devant ses pas : il s'envole et se rit de l'artifice percé à jour. Il ne se laisse pas tromper aux apparences, lui qui voit de tout la divine réalité.

« Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (5); et le pauvre la possède, parce qu'il est conduit par cet Esprit. La pauvreté donc vous délivrera.

Quoi donc ?... La faisons-nous l'égale de la Vérité, dont Notre-Seigneur prononce : « La Vérité vous fera libres » ? (6).

Ne nous hâtons pas ni de répondre par l'affirmative, ni de nous scandaliser du rapprochement.

Considérons que cette Vérité libératrice n'est pas une abstraction, elle porte un nom d'homme, selon que le même Jésus l'insinue : « Oui, je sais que vous êtes la race d'Abraham; (mais) en vérité, je vous le dis, tout homme qui commet le péché est esclave. Si le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (7).

Ce Fils, Jésus-Christ, mais c'est Lui qui est LE PAUVRE !

La pauvreté n'est pas la Vérité; mais elle est la condition pour la connaître, pour la reconnaître, pour la suivre et pour l'aimer. Si, comme nous le rappelait tout à l'heure saint Paul, la

(5) 2 Cor., 3/17.

(6) Jo., 8/32.

(7) Jo., 8/34-37.

cupidité est la racine de tous les maux — et c'est d'elle que germent l'incrédulité et l'apostasie — la pauvreté est réciproquement la racine (et nous avons dit avec saint Ambroise : *la source*) de tous les biens ; et notamment de cette connaissance vitale de Dieu et de son Christ, qui est la vie éternelle. Les cœurs purs voient Dieu, et purs sont les cœurs qui se sont vidés d'eux-mêmes et de leurs vains désirs (8).

Le sujet serait inépuisable et nous ne pouvons nous y attarder davantage. S'il vous plaît de le méditer plus à loisir, reprenez l'admirable et suggestif volume du Père Gemelli, dont il a été parlé plus haut (9). Vous verrez au chapitre sur la liberté que c'est grâce à la pauvreté libératrice que la famille franciscaine a pu donner au Christ et à son Eglise le triple témoignage de la sainteté, de la doctrine et des œuvres, où il faut insérer le martyre, la prédication et le service social. La pauvreté fut vraiment la vertu fontale de son activité.

En redisant plus haut que le vrai Pauvre est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Maître et le Modèle, l'Auteur et le Consommateur de notre perfection, nous avons professé qu'être véritablement pauvre n'est pas « un jeu d'enfants » ; ni un état auquel nous puissions atteindre et facile-

(8) Jo., 17/3 ; Sap., 15/3.

(9) *Le message de saint François au monde moderne*, ch. 2, pp. 370-386.

ment d'un seul élan, ni même jamais pleinement en cette vie. Et nous arriverons presque à la même conclusion, si nous reconnaissons qu'après Jésus, avec lui et en lui, François d'Assise mérite en toute justice et vérité le nom de pauvre, digne à son rang de nous être maître et modèle en pauvreté.

Nous ne nous désisterons point pourtant de vouloir imiter Jésus-Christ et son disciple François, suivre avec François son Maître Jésus-Christ ; être enfin pauvre de cette pauvreté *nécessaire et féconde*.

Pauvreté nécessaire, car il nous est impossible de nous passer d'elle : elle est la forme de notre vie ; elle commande notre attitude envers Dieu, envers les hommes et les choses, envers nous-mêmes.

Bien plus si nous prétendions nous passer d'elle, elle s'imposerait rudement à nous.

D'où naissent en effet les maux de notre époque ? Quels sont ses besoins primordiaux ? Quels sont les remèdes à ces besoins et à ces maux ?

Ne reconnaît-on point partout que la cupidité accable notre monde : cupidité de ceux qui possèdent et ne veulent rien lâcher de ce qu'ils détiennent ; cupidité de ceux qui ne possèdent pas et veulent arracher leurs biens déclarés injustes à ceux qui les retiennent ? Et le remède

ne serait-il pas dans la rémission commune de cette cupidité, dans la pauvreté volontaire ?...

Pauvreté féconde, car pauvreté d'esprit, c'est pour ceux qui la comprennent et l'aiment — et la pratiquent — le nom de cette Sagesse dont l'écrivain sacré prononce un magnifique éloge.

Nous ne connaissons rien qui traduise avec plus de vivacité et de plénitude les sentiments de notre Père envers sa Dame la Pauvreté :

« J'ai prié, et l'intelligence m'a été donnée,

J'ai supplié, et l'esprit de Sagesse m'est venu.

Je l'ai préférée aux sceptres et aux trônes et j'ai tenu pour rien la richesse auprès d'elle.

Je ne lui ai pas comparé la pierre la plus précieuse; car tout l'or du monde, devant elle, n'est qu'un peu de sable, à côté d'elle, l'argent compte pour de la boue.

Plus que santé et beauté je l'ai aimée, je l'ai préférée à la lumière, car son éclat ne connaît point de repos.

Mais avec elle me sont venus tous les biens, et par ses mains d'innombrables richesses.

De tous ces biens je me suis réjoui, puisque c'est la Sagesse qui les amène; j'ignorais pourtant qu'elle en fût la mère.

Ce que j'ai appris sans arrière-pensée, je le communique sans regret, je n'entends pas cacher ses richesses.

Car elle est pour les hommes un trésor inépuisable, ceux qui l'acquièrent s'attirent l'amitié de Dieu » (9).

Daigne Marie, Mère du pauvre et Reine des pauvres, et saint François, Patriarche des Pauvres, nous obtenir de Jésus-Christ, Homme pauvre et Dieu des Pauvres, l'amour, l'intelligence et les œuvres de la Sainte Pauvreté.

AMEN

(9) Sap. 7/7-14.

Le premier des deux points qui se présente à l'esprit est celui de la détermination du rôle de la langue dans la formation de la pensée. On a vu, dans les chapitres précédents, que la langue n'est pas seulement un moyen de communication, mais qu'elle est aussi un instrument de la pensée elle-même. Elle agit sur la manière dont nous concevons le monde, sur la manière dont nous le classons, sur la manière dont nous le comprenons. C'est pourquoi il est si important d'étudier la langue, non seulement en elle-même, mais dans son rapport avec la pensée et avec le monde.

Le second point qui se présente à l'esprit est celui de la détermination du rôle de la langue dans la formation de la culture. On a vu, dans les chapitres précédents, que la langue n'est pas seulement un moyen de communication, mais qu'elle est aussi un instrument de la culture elle-même. Elle agit sur la manière dont nous concevons la culture, sur la manière dont nous la classons, sur la manière dont nous la comprenons. C'est pourquoi il est si important d'étudier la langue, non seulement en elle-même, mais dans son rapport avec la culture et avec le monde.

TABLE DES MATIERES

L'exemple de saint François	5
Notre Dame la Pauvreté.....	23
Le pauvre devant Dieu	41
Le pauvre devant les hommes	55
Le pauvre devant les choses	73
Le pauvre en face de soi-même	93
Récompense de la pauvreté	110

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE M. DAUER
5, RUE MORAND, PARIS 11^e
POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS FRANCISCAINES
9, RUE MARIE-ROSE - PARIS-14^e
LE 17 MAI 1959
EN LA FÊTE DE
SAINT PASCAL BAYLON